

DAN PERJOVSCHI

PRESENTATION

Born in 1961 in Sibiu (Romania). Lives and works in Bucharest (Romania).

Artist, author and draftsman, he captures the movements of the world through his travels and his pocket notebook. He is an attentive observer of contemporary society by capturing reality. A simplicity of line that contrasts with the evocative force of his work, directly inspired by the cultural and political current events of his time.

Dan perjovschi is a visual artist mixing drawing, comics and graffiti, commenting on current political, social or cultural issues. With his long experience acquired in the 1990s in post-Ceausescu Romania as a press illustrator, Dan Perjovschi brings to this graphic genre a quick and incisive hand associated with black humour. He plays an active role in the development of civil society in Romania, through his editorial activity with Revista 22 (a cultural magazine from Bucharest) by stimulating exchanges between the Romanian and international contemporary art scene. In the last 10 years, he stopped working only on paper, to use chalk and marker on the walls of buildings and exhibition spaces, drawing with great freedom, even on floors, walls and windows.

His drawings are covered or erased at the end of the exhibitions but continue to circulate and renew themselves constantly, mirroring the daily flow of information from which they originate. Perjovschi has chosen to play with this process of erasure and re-creation, of appearance and disappearance, sometimes involving the public, who unknowingly step on works of art or are invited to draw, sometimes even over the artist's own drawings. His work has been shown in solo exhibitions at the Museum of Modern Art (New York); the Art Institute of Chicago (Chicago); the Hamburger Kunsthalle (Hamburg); the MOT Museum of Contemporary Art (Tokyo); the Museum of Contemporary Art Kiasma (Helsinki); the 48th and 52nd Venice Biennale (Venice); the 9th Istanbul Biennale; Hamburger Bahnhof (Berlin) and Manifesta 2 (Luxembourg). The Michel Rein gallery will devote a solo exhibition to him in the first quarter of 2019.

Perjovschi has won numerous awards such as the Princess Margriet Award of the European Cultural Foundation and the George Maciunas Prize. His work is in the collections of the Ludwig Museum (Budapest), the Museum of Modern Art (New York), the Centre Georges-Pompidou (Paris), the Moderna Museet (Stockholm), the Tate Modern (London), the Nomad Foundation (Rome), the Walker Art Center (Minneapolis), the Nasher Museum of Art Duke University (Durham), the Centre national des arts plastiques (Paris), and the Fonds Municipal d'art contemporain de Paris.

Né en 1961 à Sibiu (Roumanie). Vit et travaille à Bucarest (Roumanie).

Artiste, auteur et dessinateur, il capture les mouvements du monde à travers ses voyages et son carnet de notes en poche. Il se fait l'observateur attentif de la société contemporaine en capturant le réel. Une simplicité du tracé qui contraste avec la force évocatrice de son oeuvre, directement inspirée par l'actualité culturelle et politique de son temps.

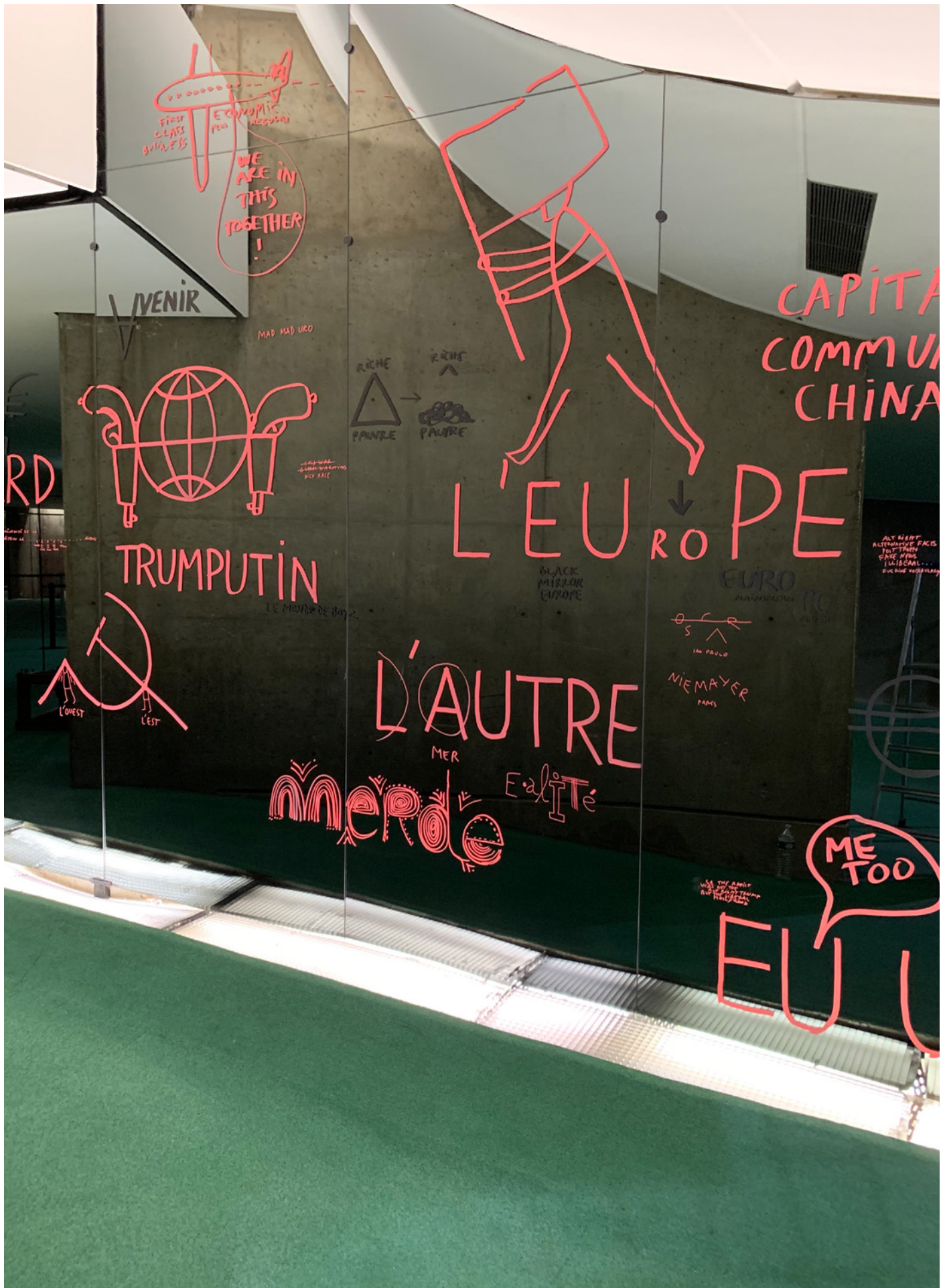
Dan perjovschi est un artiste visuel mélangeant dessin, bande dessinée et graffiti, commentant des questions politiques, sociales ou culturelles actuelles. Fort de sa longue expérience acquise dans les années 1990 dans la Roumanie post-Ceausescu en tant qu'illustrateur de presse, Dan Perjovschi apporte à ce genre graphique une main rapide et incisive associée à l'humour noir. Il joue un rôle actif dans le développement de la société civile en Roumanie, à travers son activité éditoriale avec la revue Revista 22 (un magazine culturel de Bucarest) en stimulant les échanges entre la scène artistique contemporaine roumaine et internationale. Au cours des 10 dernières années, il a cessé de travailler uniquement sur papier, pour utiliser la craie et le marqueur à même les murs des bâtiments, des espaces d'exposition, dessinant avec une grande liberté, même sur les planchers, les murs et les fenêtres.

Ses dessins sont recouverts ou effacés à la fin des expositions mais continuent à circuler et se renouvellent sans cesse, en miroir du flux quotidien d'informations dont ils sont originaires. Perjovschi a choisi de jouer avec ce processus d'effacement et de re-création, d'apparition et de disparition, impliquant parfois les publics, qui à leur insu marchent sur des oeuvres d'art ou sont invités à dessiner, parfois même par dessus les propres dessins de l'artiste. Son travail a été présenté lors d'expositions individuelles, au Museum of Modern Art (New York) ; au Art Institute of Chicago (Chicago) ; au Hamburger Kunsthalle (Hambourg) ; au MOT Museum of Contemporary Art (Tokyo) ; Museum of Contemporary Art Kiasma (Helsinki) ; the 48^e and 52^e Biennale de Venise (Venise) ; 9^e Biennale d'Istanbul ; Hamburger Bahnhof (Berlin) et la Manifesta 2 (Luxembourg). La galerie Michel Rein lui consacrera une exposition personnelle au premier trimestre 2019.

Perjovschi a remporté de nombreux prix comme le Princess Margriet Award of the European Cultural Foundation et le George Maciunas Prize. Son travail est dans les collections du Ludwig Museum, (Budapest), du Museum of Modern Art (New York), du Centre Georges-Pompidou (Paris), du Moderna Museet (Stockholm), à la Tate Modern (Londres), la Nomad Foundation (Rome), au Walker Art Center, (Minneapolis), au Nasher Museum of Art Duke University (Durham), au Centre national des arts plastiques (Paris), et au Fonds Municipal d'art contemporain de Paris.



Michel Rein, *New(s) Drawings*, Brussels, Belgium, 2019



Communist Party headquarters, Ex-East. *Histoires passées et récentes des avant-gardes roumaines*, Paris, France, 2019



Michel Rein, *Le mur après le mur après le mur*, Paris, France, 2018



Michel Rein, *Le mur après le mur après le mur*, Paris, France, 2018

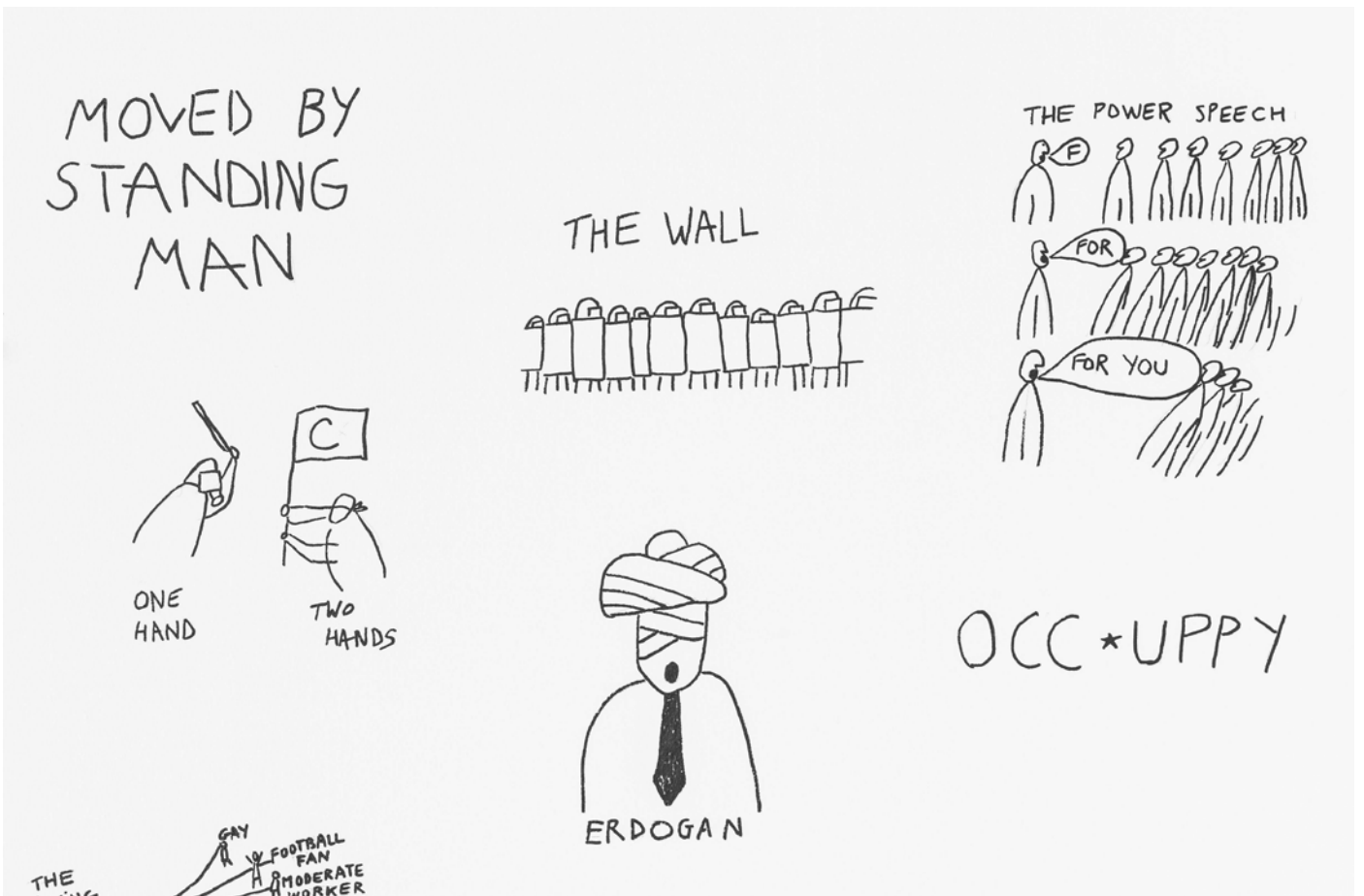
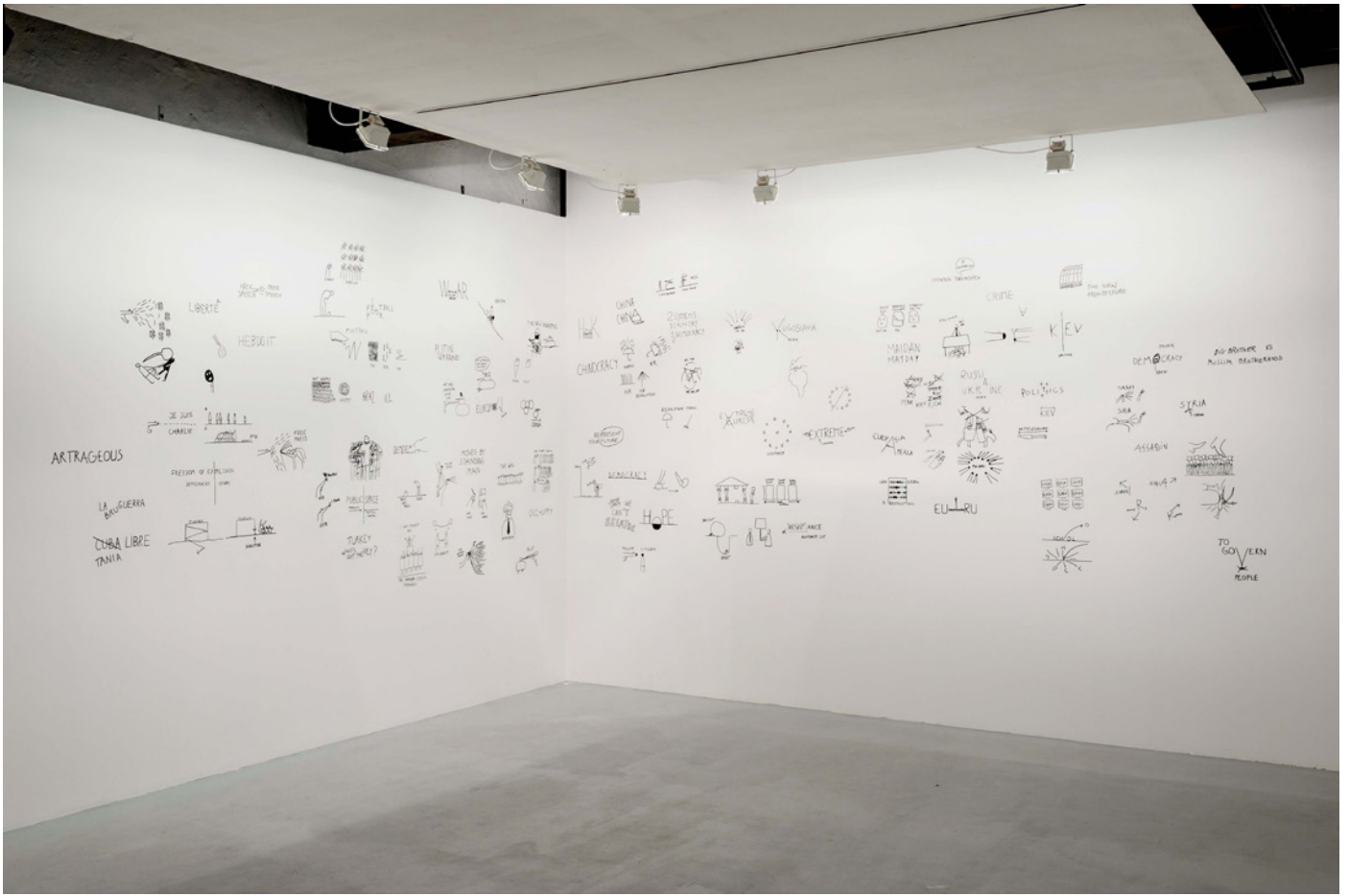


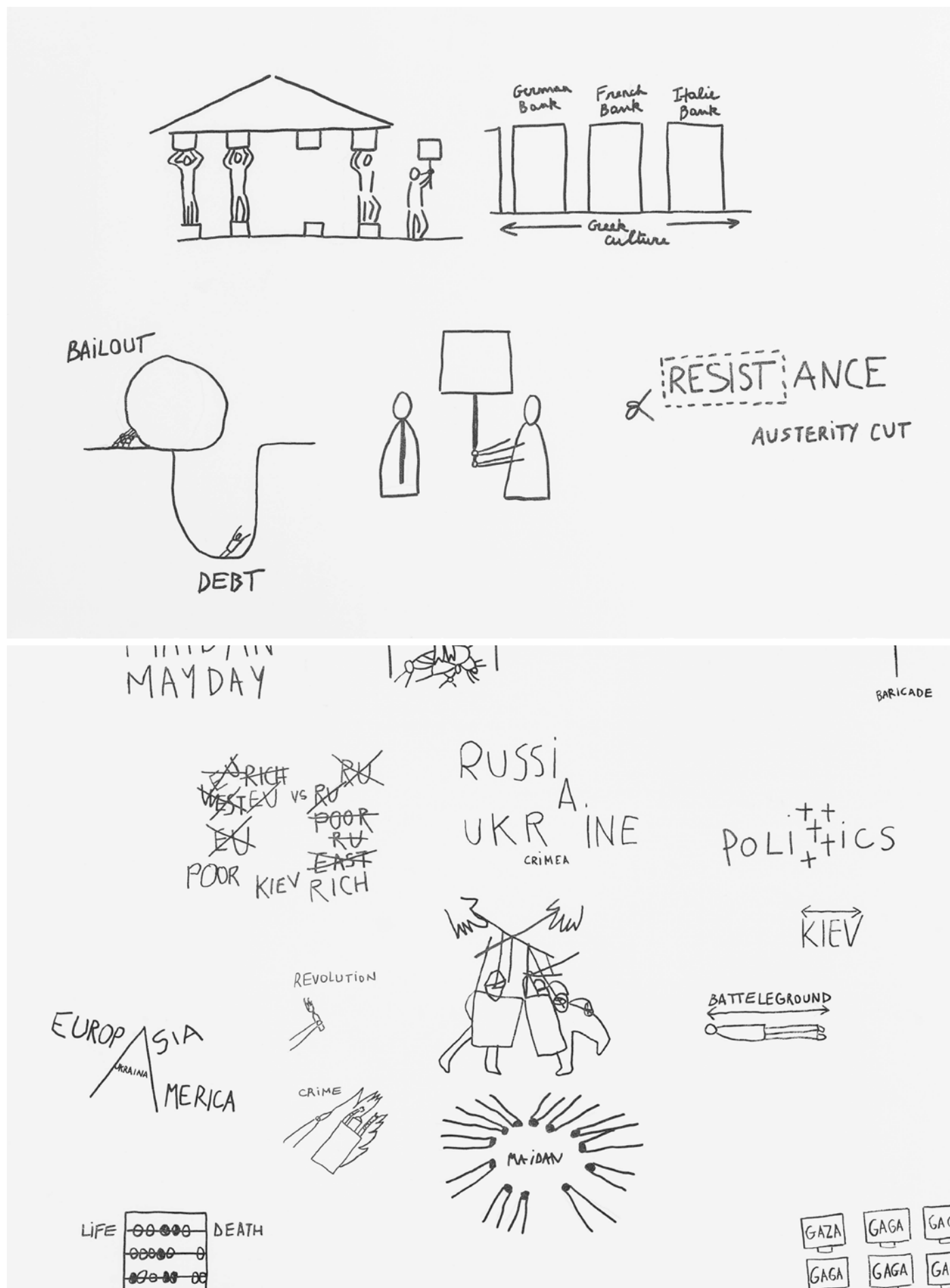






Museum of Contemporary Art, Tokyo, Japan, 2016





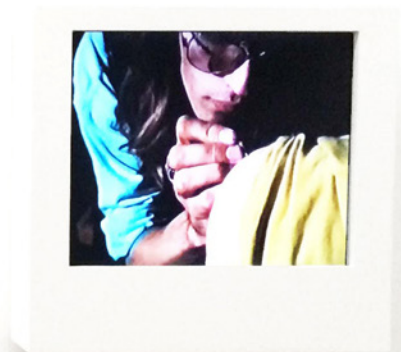






Michel Rein, *L'art et l'art* (with Lia Perjovschi), Paris, France, 2015





Centre Georges-Pompidou, display, Paris, France, 2014



Experienz Festival, performance, Wiels, Belgium, 2013

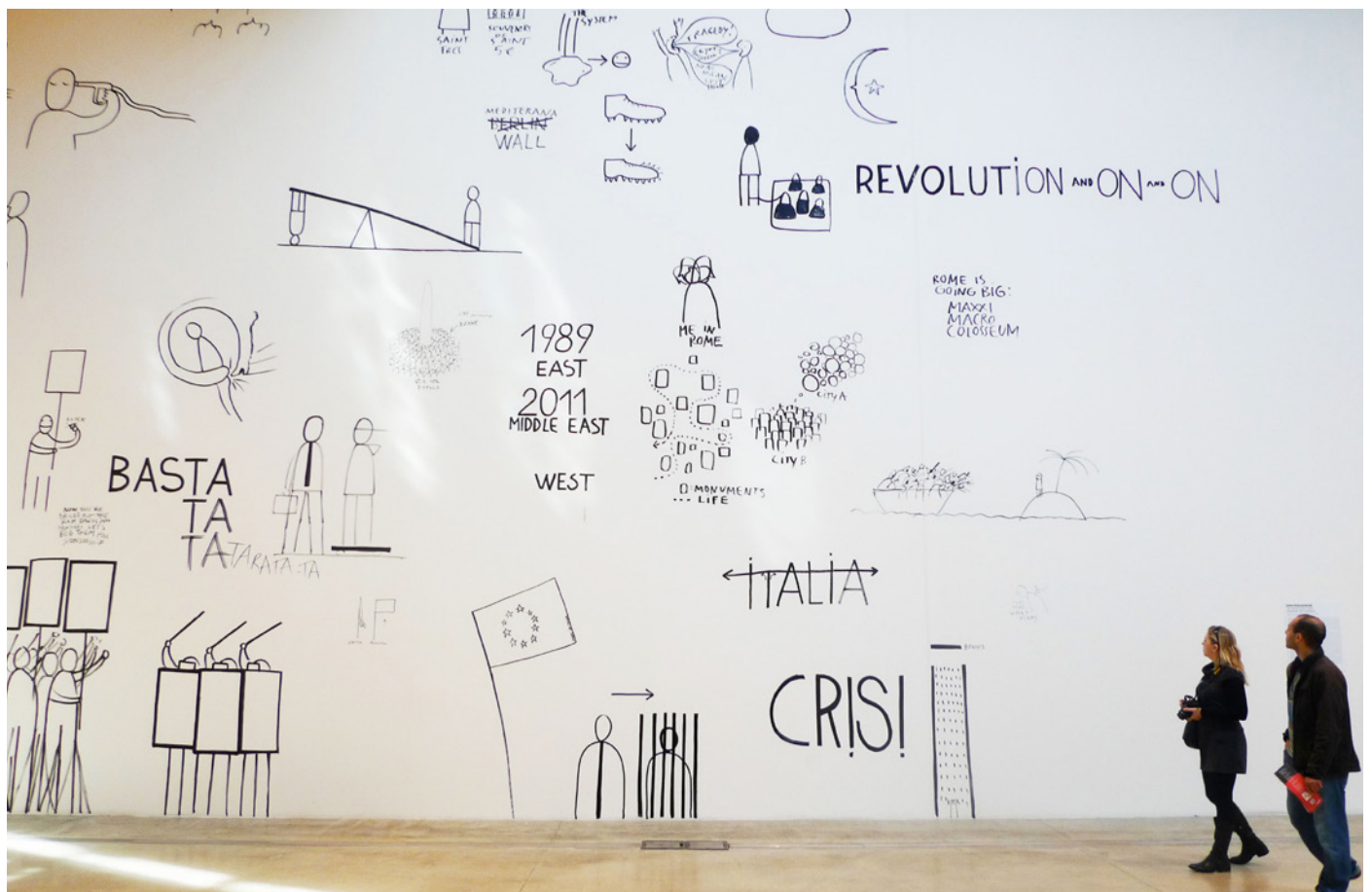




CCCOD - Centre de Création Contemporaine Olivier Debré, *A transparent retrospective*, Tours, France, 2013



CCCOD - Centre de Création Contemporaine Olivier Debré, *A transparent retrospective*, Tours, France, 2013



MACRO, *The Crisis is Not Over*, Rome, Italy, 2011



Michel Rein, *Dessiner Cioran*, Paris, France, 2011



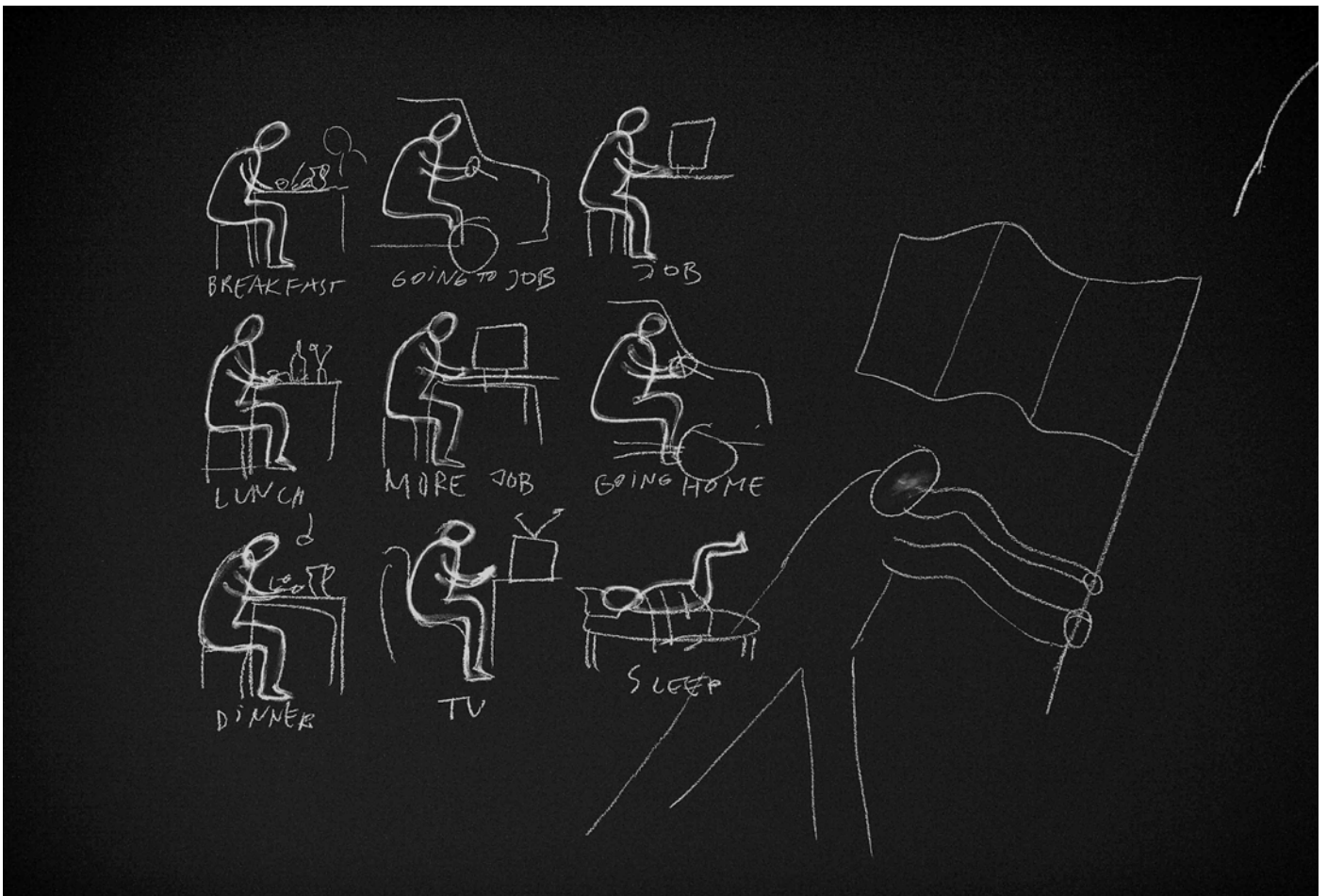
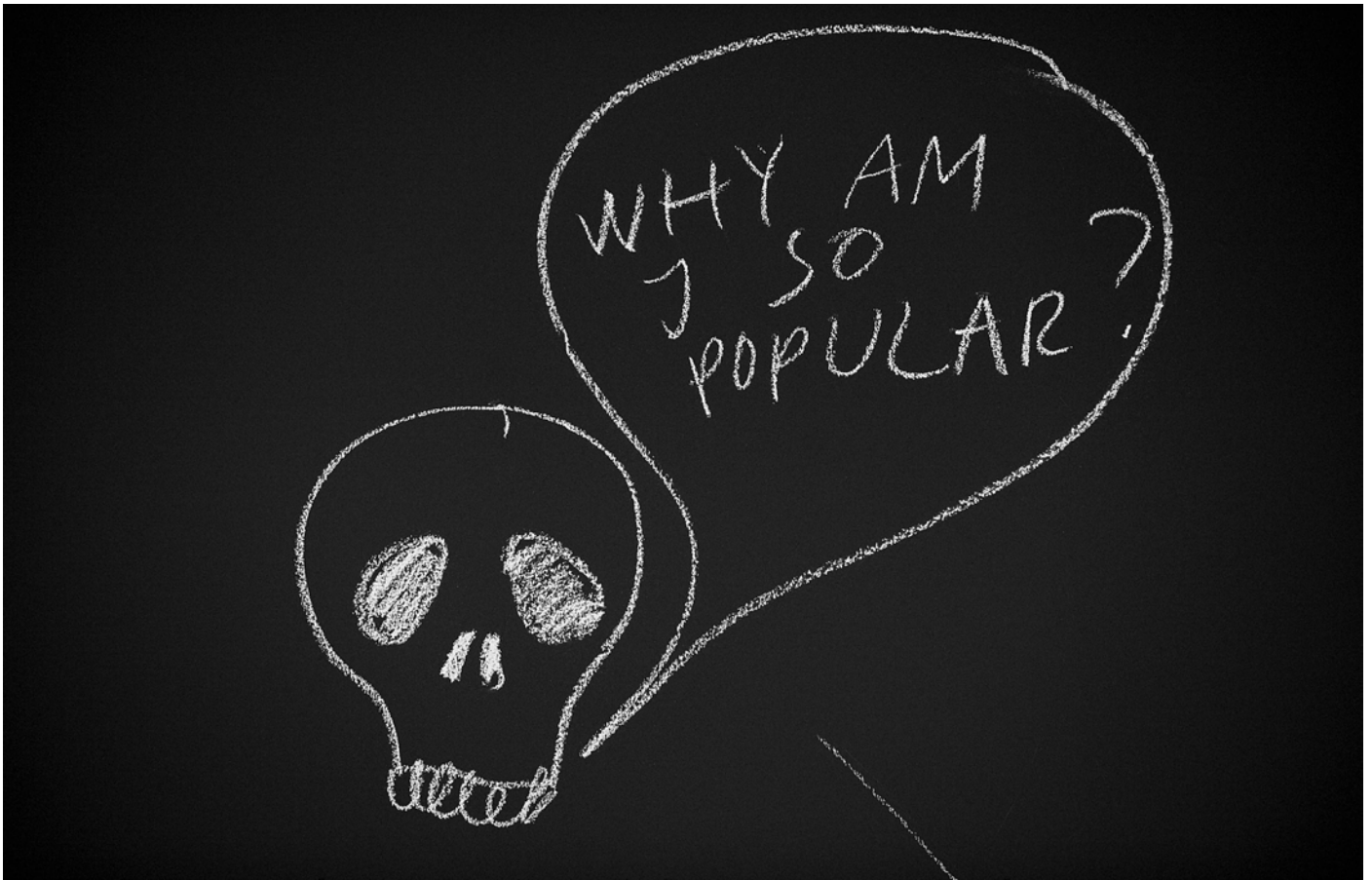
Michel Rein, *Free style*, Paris, France, 2009



Michel Rein, *Free style*, Paris, France, 2009



Biennale de Lyon, *Le spectacle du quotidien*, Lyon, France, 2009





Aichi Triennale, Europe XXL, Lille, France, 2009



Biennale de Sydney, Australie, 2008



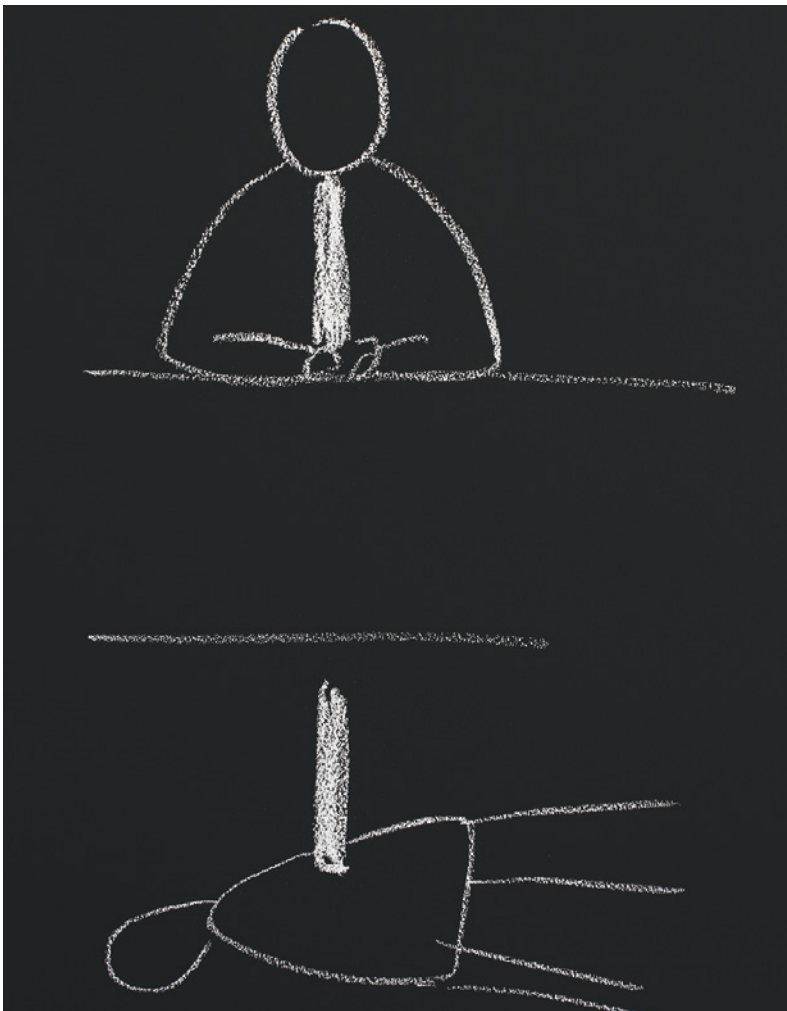
Biennale de Sydney, drawing facade of Art Gallery of New South Wales, Sydney, Australia, 2008

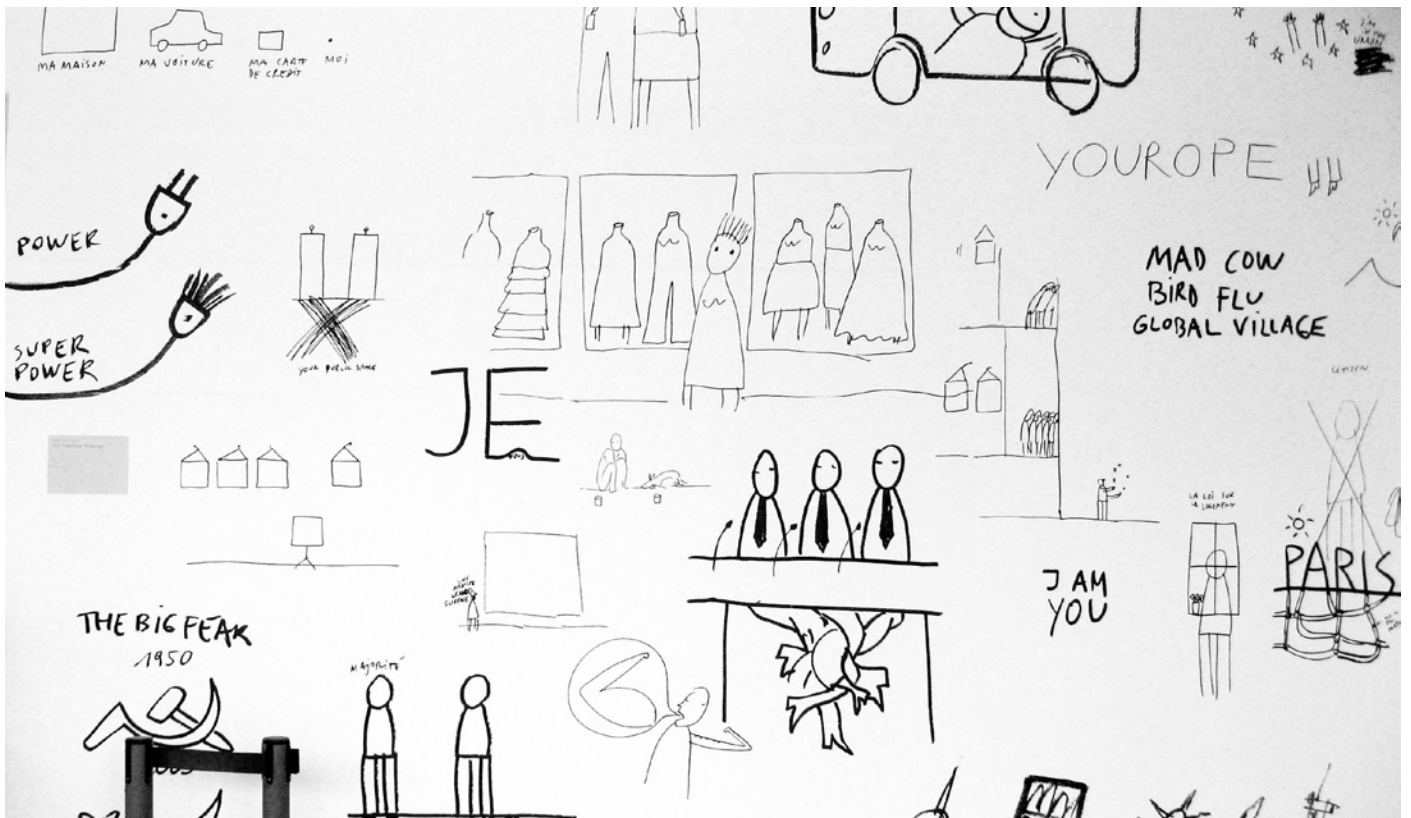
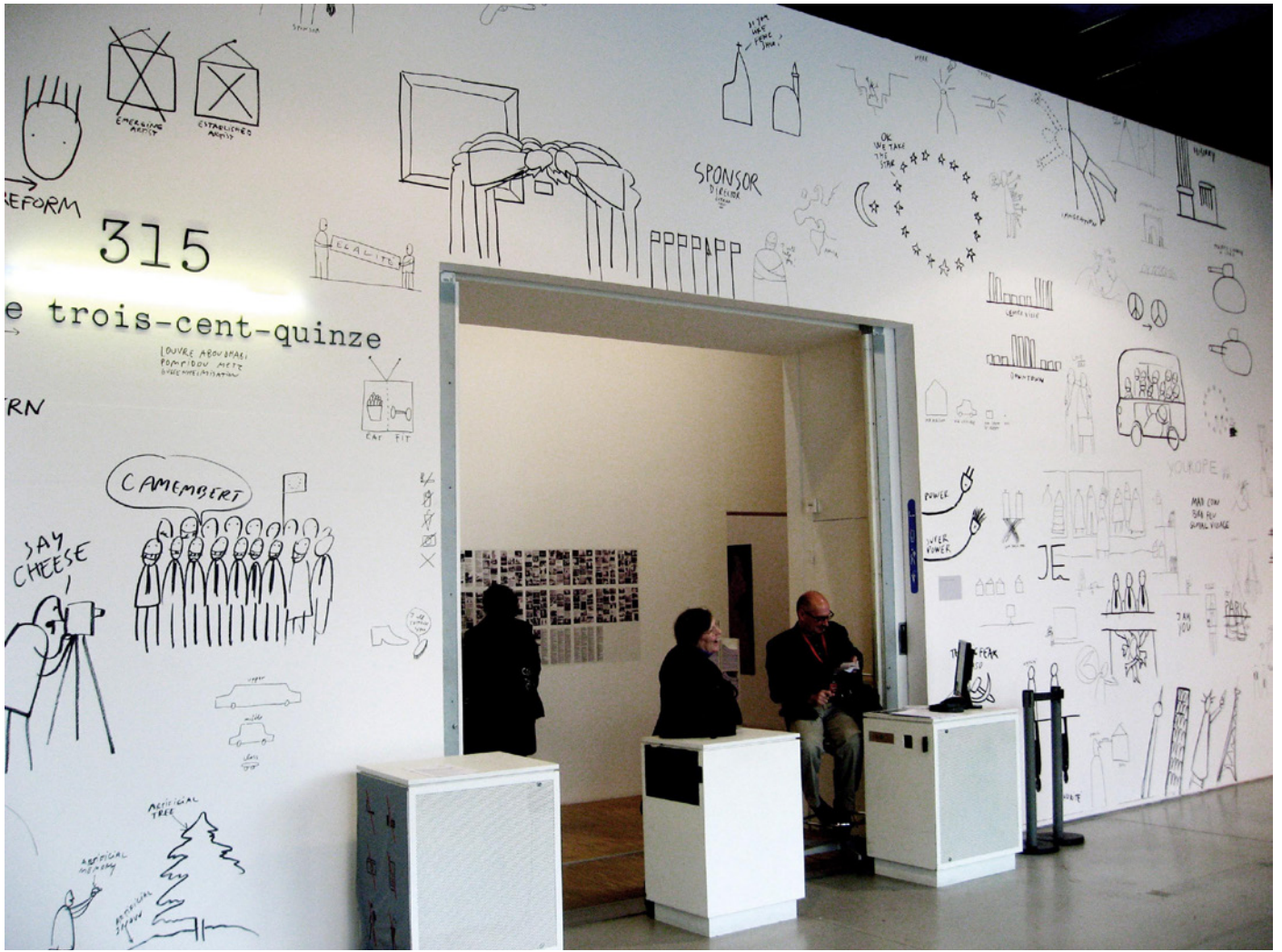


Ludwig Forum für Internationale Kunst, Recession, *Double Wall*
Projects 04, Aachen, Germany, 2008

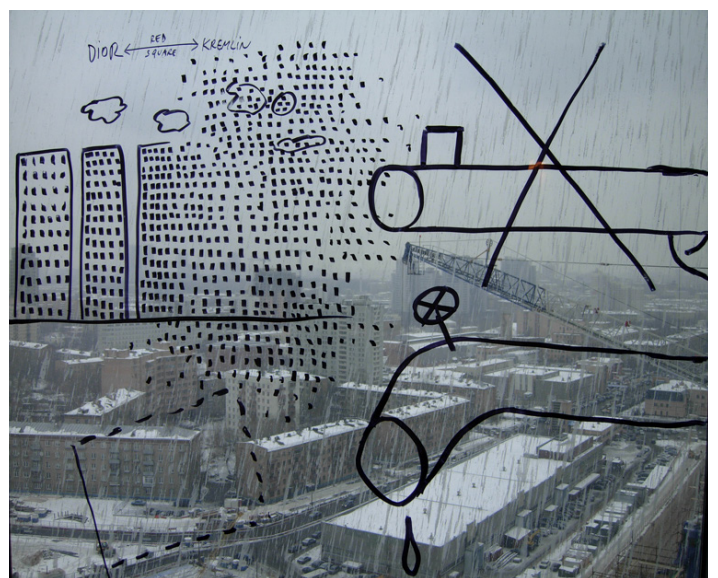


Ludwig Forum für Internationale Kunst, Recession, *Double Wall Projects 04*, Aachen, Germany, 2008





Centre Georges-Pompidou, *Le nuage Magellan*, space 315 installation, Paris, France, 2007



Biennale de Moscou, *Footnotes on Art, Geopolitics and Amnesia*, Freedom Tower, Russie, 2007





Kunsthalle Basel, *I Am Not Exotic - I Am Exhausted*, Basel, Switzerland, 2007



Tate Modern, *The Room Drawing*, Londres, United Kingdom, 2006



Tate Modern, *The Room Drawing*, Londres, United Kingdom, 2006





The First Bucharest Biennial, *Chaos. The Age of Confusion*, Bucharest, Romania, 2006



Michel Rein, *Encore une fois*, Paris, France, 2006



Ludwig Muzeum, Works on the edges : A new selection of the Collection of the Ludwig Muzeum 1, Budapest, Romania, 2005



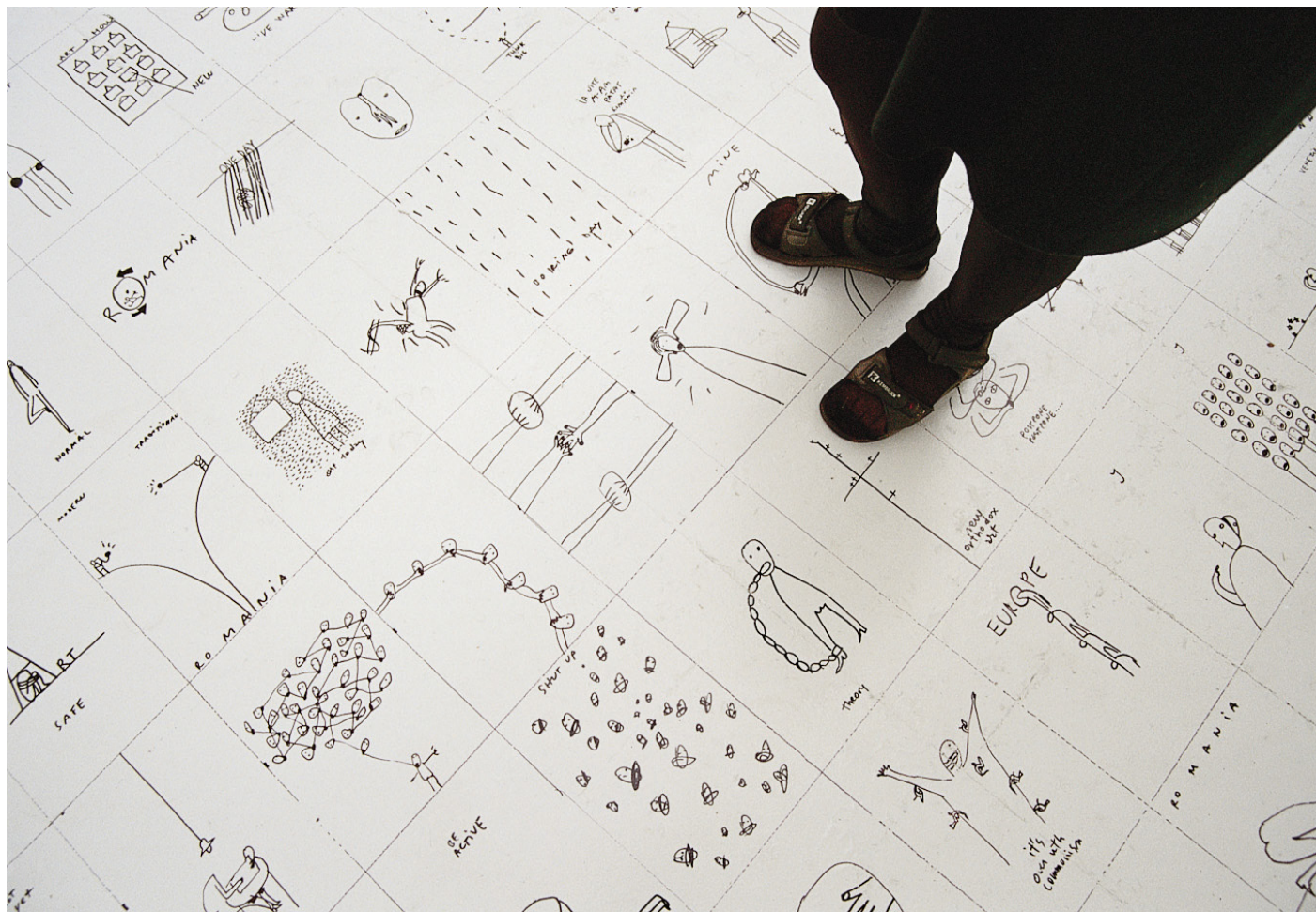
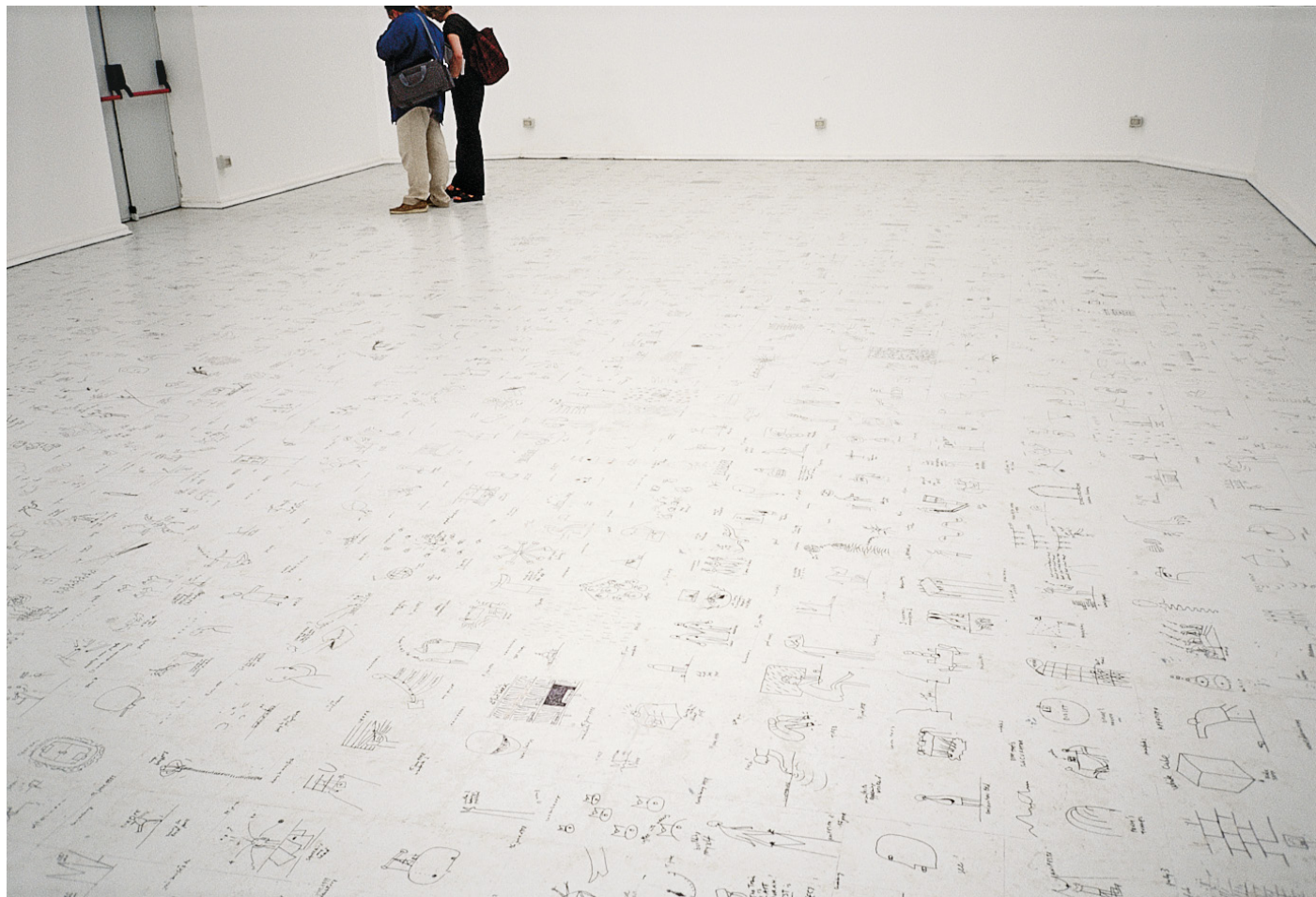




Schnittraum Köln, *No Idea*, Köln, Germany, 2004



Kokerei Zollverein Zeitgenössische Kunst und Kritik, *White Chalk Dark Issues*, Essen, Germany, 2003



48^{ème} Biennale de Venise, Pavillon Roumain, *rEST*, Venise, Italy, 1999

PUBLICATIONS



Dan Perjovschi - NO GRAFFITI ON BARBWIRE WALLS

Ed. autrechose

ISBN: 9783869842844

2018



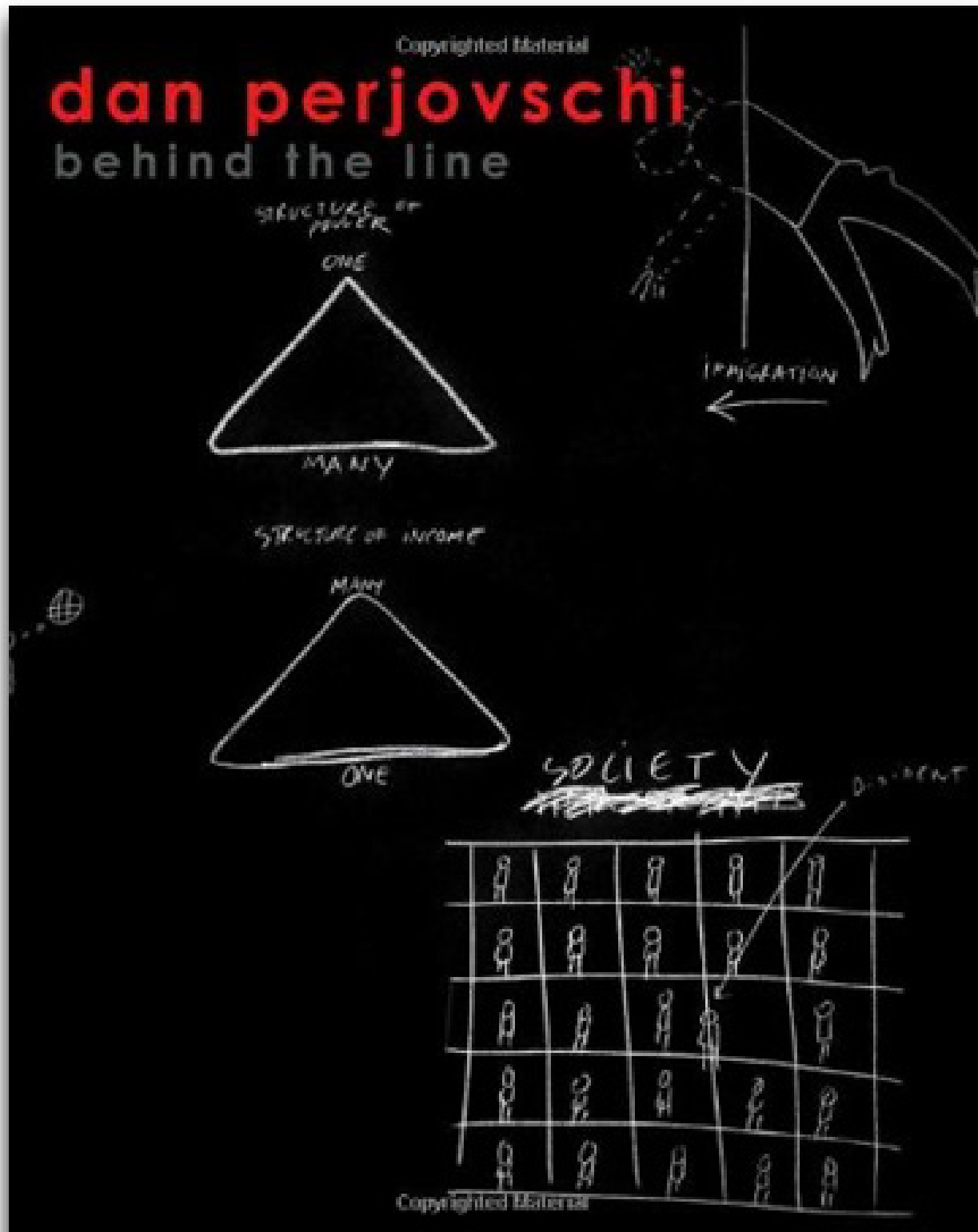
Daily Weekly Monthly

Preface by Barbara Barsch, Ev Fischer. Interview by Barbara Barsch.

Ed. Moderne Kunst Nürnberg

ISBN: 9783869842844

2012



Dan Perjovschi - Behind the line
David Crowley
Ed. University of Plymouth Press
ISBN: 978-1841022772
2012

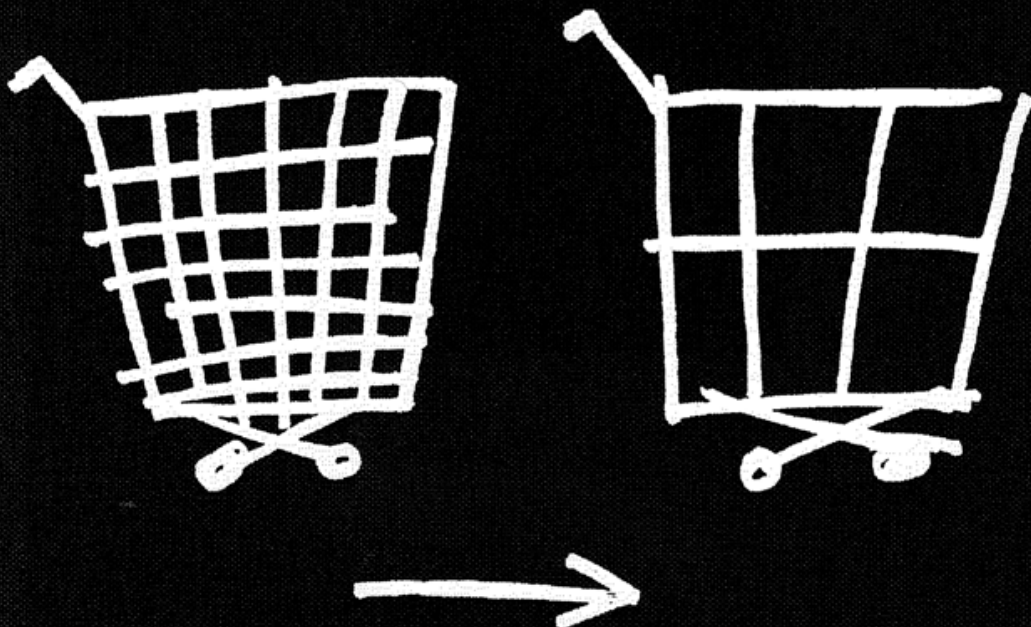


Dan Perjovschi - Daily Weekly Monthly
Ed. Idea Editura, Zavod P.A.R.A.S.I.T.E.
ISBN: 978-606-8265-14-8
2012

DUMONT

Dan Perjovschi

RECESSION

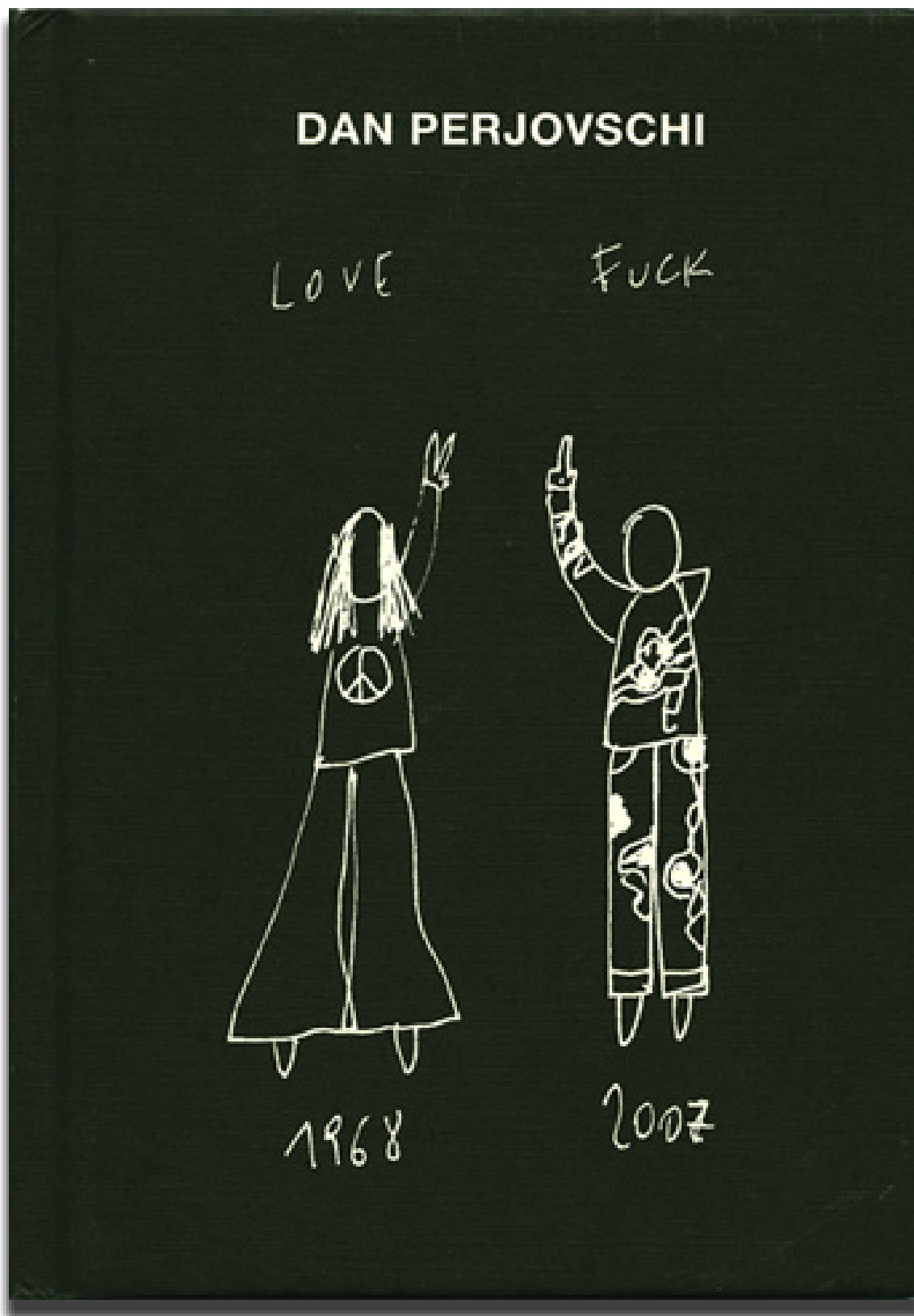


Dan Perjovschi - Recession

Note Book

ISBN: 9783869842844

2010



Dan Perjovschi - I'm Not Exotic, I Am Exhausted
Note Book
Ed. 1000
2008

PRESS

DAN PERJOVSCHI

Dan Perjovschi, figure majeure et contestataire de l'art s'empare d'une vitrine de Payot à Sion



PERFORMANCE A l'initiative de la librairie et de l'Ecole de design et haute école d'art du Valais, des artistes exerceront leur talent sur la façade extérieure du bâtiment à tour de rôle. Et le premier à se lancer, le roumain Dan Perjovschi, est une référence en la matière.

L'Edhëa (Ecole de design et haute école d'art du Valais) et Payot Sion ont convenu d'un partenariat qui voit la librairie ouvrir à l'expression artistique une vaste surface de 10 mètres sur 2,20 mètres sur sa façade extérieure. Artistes renommés et en devenir s'approprient à tour de rôle l'espace. Et le premier à se lancer n'est autre que le roumain Dan Perjovschi, qui, après le MoMA de New-York et la Tate Modern de Londres, a peint ses dessins engagés socialement durant l'après-midi du mercredi 1er mai.

L'homme a derrière lui 35 ans de pratique, entre reconnaissance institutionnelle et subversion. Entre art brut, dessin de presse – il a été l'un des piliers de la revue de contestation culturelle «Revista 22» dans la Roumanie post-Ceausescu –, bande dessinée et graffiti, Dan Perjovschi pose un regard acéré et humaniste sur la société moderne et les troubles sociaux et politiques du temps. Ephémère par nature, sa fresque ornera le mur de Payot pour un bon mois. «Le Nouvelliste» reviendra prochainement sur l'artiste, son parcours et sa réalisation sêdunoise.

DAN PERJOVSCHI

L'artiste Dan Perjovschi revendique sa liberté d'expression... avec des cartes postales



A la galerie Michel Rein, l'artiste roumain, enfant du communisme, s'élève contre les nouveaux rideaux de fer. Ancrés dans l'actualité, ses graffitis au trait noir s'attaquent aux journaux, bâches et cartes postales.

Sur la carte postale de Bucarest, une tâche noire. Il faut quelques secondes pour comprendre que la masse raturée est celle d'un bâtiment, rayée de la carte par l'artiste Dan Perjovschi. Lequel ? La Maison du peuple, ancien palais de Nicolae Ceaușescu et aujourd'hui palais du Parlement roumain. Une bâtisse monumentale, hors de prix, inutile, inchauffable, toujours à moitié vide, symbole de la démesure mégalomane du « Génie des Carpates ». Un lieu qu'exècre particulièrement Dan Perjovschi. Passées entre sa main, les jolies cartes touristiques prennent un tour politique. Sur le même mur, d'autres images, souvenirs de Berlin — la porte de Brandebourg — ou New York — la statue de la Liberté —, ont aussi été revues et corrigées.

Contre le retour des murs

Pour son exposition parisienne à la Galerie Michel Rein, l'artiste Roumain s'empare donc de cartes postales, mais de journaux aussi dont la présentation, l'agencement et les thèmes dénoncent le retour massif des murs et des frontières dans le monde. Une réminiscence douloureuse pour cet enfant du bloc de l'Est. Né en 1961 à Sibiu, en Roumanie, Dan Perjovschi a grandi « *dans l'autre moitié de l'Europe, celle qui avait juste le droit de se taire* ». Alors depuis la chute du mur de Berlin et l'élimination de Ceașescu en 1989, l'artiste revendique à coups de feutres noirs sa liberté d'expression dans les plus grands centres d'arts contemporains du monde. Il fait des murs ses pages blanches et s'empare de chaque lieu différemment, selon l'actualité du moment et l'endroit où il s'expose. Jeux de mots, graffitis, slogans, caricatures, chacune de ses expositions est unique.

Ainsi, sur un des murs de la galerie, Dan Perjovschi a collé des journaux du sol au plafond. Gilets jaunes, Trump, Macron, Brexit, terrorisme : un pan d'actualité écrasant, terrible constat d'échec sur l'état du monde. Sur chaque "une", l'artiste a peint des slogans ou des dessins aux traits simples. Dan Perjovschi a gardé le croquis expressif et mordant du dessinateur de presse qu'il était à ses débuts, en Roumanie. Des bonhommes à baluchon, faits de quelques traits, et, de place en place, les mots « Peur », « Liberté », « Europe », « Horreur »... Partagé entre effroi et espoir, l'artiste rend compte des paradoxes de notre époque. Armé de son seul feutre noir, Dan Perjovschi exprime avec sincérité sur les murs, les bâches, les journaux ou les cartes postales, son désir d'humanité.

Le Quotidien de l'Art

Dan Perjovschi
Le Quotidien de l'Art
November 05th, 2019
By Marine Vazzoler

Vu EN GALERIE - SPÉCIAL BRUXELLES

Dan Perjovschi

GALERIE MICHEL REIN

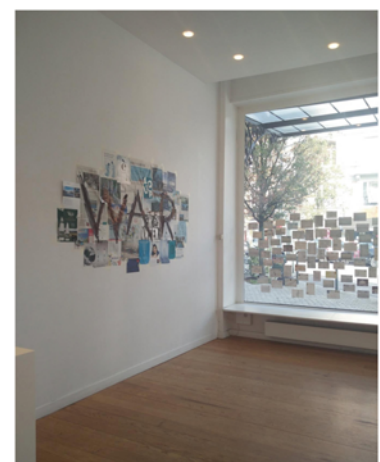
Le temps de l'art



Marine Vazzoler

« L'actualité vient à moi. Tout le temps. J'obtiens mes sujets des médias. Je suis un commentateur de ce monde », explique Dan Perjovschi. Pour son tout premier solo show à Bruxelles, l'artiste roumain a orné les murs de la galerie de coupures de journaux et de magazines, de fragments de publicité et de dessins de presse. Collectionneur presque compulsif d'articles, Dan Perjovschi les classe puis dessine ou écrit dessus au feutre noir. On peut ainsi lire le mot WAR (guerre) sur les coupures relatant la future pénurie d'eau qui menace notre existence sur la planète comme sur des extraits de publicité pour de grandes marques d'eau de source. « *Water is war* » (l'eau c'est la guerre), précise-t-il. En face, le journaliste et dessinateur de presse a punaisé sur le mur entier des unes, enquêtes et autres doubles pages de journaux où l'on peut lire, toujours au feutre noir : *Girl Power*, *Theresa May Not* ou encore *I feel blue jaunes* en référence aux Gilets jaunes. L'homme qui a vécu sous la dictature de Nicolae Ceaușescu explique que, pendant des années, sa seule manière de voyager était par email. Maintenant qu'il est libre de ses mouvements, il traîne son regard avisé aux quatre coins de la planète et rend, par sa pratique, « *la vie plus intéressante que l'art* » comme dirait l'artiste Robert Filliou.

Vues de l'exposition « New(s) Drawings » de Dan Perjovschi à la Galerie Michel Rein, Bruxelles



The Columbus Dispatch

Dan Perjovschi
The Columbus Dispatch
July 15th, 2018
Nancy Gilson

DAN PERJOVSCHI



Dan Perjovschi creating a new installation as part of the Columbus Museum of Art's "A Measure of Humanity" exhibition. [MEGHAN RALSTON]

The idea for "A Measure of Humanity," currently on view at the Columbus Museum of Art, had been "swimming around" for years in the head of Tyler Cann, the museum's head of exhibitions and curator of contemporary art, but it never crystalized until November 2016, after the presidential election.

"That was a moment when you couldn't get away from statistics, maps and the divisions between people," Cann said. "I found it very interesting how we were all being quantified — turned into data and statistics."

Thus developed the notion of inviting artists to contribute works that in some fashion measured or quantified aspects of human behavior and identity. While the concept may initially strike viewers as overly cerebral, the resulting exhibition is both intellectually fascinating and remarkably accessible.

Twenty-two artists are represented with more than 42 works that occupy the first floor of the museum's new Walter Wing. Most of the works were known by Cann and requested specifically for the exhibit, but the first work that viewers encounter upon entering the exhibit is a new installation created by Romanian artist Dan Perjovschi.

In Perjovschi's cartoons and phrases, drawn with black paint marker on three walls and the glass door leading into the gallery, he takes the measure of contemporary society and culture through dozens of pieces of biting, humorous commentary and sketches that are neither neutral nor careful.

Three examples: "So, you went to all those places, cities, countries and continents and all you came home with was a bunch of selfies?"

"Have you (H) ate today?"

"A. Bomb that country. B. Reject its refugees."

In another gallery, the artist's spouse, Lia, has created a half dozen dense word spirals grouped under the title "Issues." Thousands of tiny words and phrases spiral out from the centers of her sphere-shaped images. She, too, measures the ills of the world, presenting text such as "As a child, I never imagined that all of the real monsters in the world would be human," and, "the world's ten worst problems: wars, cancer, species extinction, climate change, misinformation, terrorism, human ignorance, child abuse, famine and over population."

ELLE

Dan Perjovschi

Elle

October 16th, 2018

By Grégory Escouflaire

DAN PERJOVSCHI

EXPO : L'ANNÉE DE LA CONTESTATION CONTINUE À LA CENTRALE



Dan Perjovschi in situ

En présentant un **dialogue** entre des oeuvres historiques de 68 (Beuys, Broodthaers, Valie Export,...) et des oeuvres d'aujourd'hui (Douglas Gordon, Guerilla Girls, Dan Perjovschi,...), l'expo veut donc montrer que **l'art est résistance** (ce qui n'est pas forcément synonyme de révolte, nuance)... S'emparer de **matériaux non conventionnels** (tel Dieter Roth et ses oeuvres périssables), sortir du carcan du monde de l'art et **questionner l'espace public** (les happenings façon Guerilla Girls), scander des slogans et **réveiller les mots** (Dan Perjovschi et ses murs taggés qui interrogent l'actu du Monde) : autour de ces **trois axes** (les mots, la matière, l'espace/action/participation), l'expo veut montrer que l'art peut lui aussi sortir de sa tour d'ivoire et **questionner notre société**... Comme le précise Maïté Vissault : "Les thèmes qui nous préoccupent aujourd'hui doivent être activés d'une autre manière ! Une oeuvre se révèle désormais insuffisante pour ébranler le politique, l'intellectuel"... Et le

DAN PERJOVSCHI

La résistance au ventre

A l'occasion du cinquantenaire de Mai 68, les institutions culturelles bruxelloises ont articulé une partie de leur programmation autour d'un projet commun intitulé « 2018, année de la contestation ». C'est dans ce cadre que le Centre d'art contemporain la Centrale présente, jusqu'au 27 janvier, *Résistance*, à la fois exposition d'envergure et plate-forme d'actions et de réflexions où sont explorées les différentes façons dont la contestation et la résistance s'inscrivent dans le corps des œuvres d'art.

Chez les artistes, la résistance peut s'exprimer de manière détournée, par le choix des matériaux pauvres, voire dégradables. Robert Filliou (1926-1987), avec ses *Boîtes optimistes*, désacralise l'œuvre d'art réduite à un fragment de pierre ou témoigne, à l'aide d'un balai et d'un seau, que *La Joconde est dans l'escalier*. Dieter Roth (1930-1998) a façonné des sculptures humbles et touchantes à partir de déchets et de matières alimentaires. S'imaginait-il alors que les directeurs de musée s'arracheraient aujourd'hui les cheveux pour arriver à conserver ses œuvres ? Face à un mur où s'affichent les désormais iconiques sérigraphies produites par les *Ateliers populaires* de l'ex-école des Beaux-Arts de Paris, Dan Perjovschi s'est emparé d'un mur façon street art-graffiti-cartoon pour détourner les symboles et les slogans de notre présent. Pour Emmanuel Van der Auwera, la première résistance est dans le regard pour ne pas accepter au comptant les images du discours dominant. Il le traduit dans une installation où un cache de plastique lacéré est posé devant les images de commémoration du 11 Septembre. Cécile Massart a consacré l'essentiel de son travail d'artiste à la question nucléaire. A la Centrale, elle a installé l'esquisse du *Shelter studio* qu'elle se propose d'établir à proximité de la centrale de Tihange (au sud-ouest de Liège). En octobre, elle y passera de nombreux après-midi pour y accueillir les visiteurs. (...)

Dan Perjovschi
Zibeline
November 29th, 2017
by Claude Lorin



La vie simple – Simply the life, jusqu'au 2 avril à la Fondation Van Gogh d'Arles

Simplicité involontaire

• 29 novembre 2017 ⇒ 2 avril 2018 •

Vérifier les jours off sur la période



Faire preuve de simplicité, ce n'est pas si simple. À l'instar de Van Gogh, la recherche de la simplicité s'avère plus complexe que ce qu'on voit.

Avec cette nouvelle exposition hivernale, la **Fondation Van Gogh** a fait vœu de simplicité, conformément à l'héritage idéal du maître hollandais. Suivant ce fil rouge, si l'accrochage joue de sobriété (de la jute par endroits sur les murs), il n'est pas toujours si « simple » pour le spectateur de s'y retrouver dans le foisonnement des œuvres et des médiums artistiques.

Les photos intimes de **Juergen Teller**, celles d'**Andrea Büttner** au sujet de galets peints par des artistes, les graffitis de **Dan Perjovschi** ou les peintures chamarrées sur murs polychromes de **Nicolas Party**, une jungle naturelle/artificielle dans le patio transformé en jardin idéalisé avec perruches vivantes par **Pawel Althamer**, la tendresse incongrue du pêcheur pour sa belle prise dans le film *O Peixe* de **Jonathas de Andrade**... détournement narratif du film animé *Le livre de la Jungle* pour **David Claerbout**, des santons prêtés par le Museon Arlaten... constituent autant de sollicitations et d'associations libres possibles. Dans le parcours, une œuvre semble vouloir résister à la compréhension. Tant est-elle simple. La plus intrigante aussi car elle est de celles qui en disent en apparence le moins. Une tente de randonnée sans artifice, noire, ready-made manifestement usagé, elle porte les traces d'un vécu. L'entrée en est fermée, verrouillée. En tant qu'abri, son intérieur nous est pourtant inaccessible. Elle ne représente rien. Espace clos absurdement. Que pourrait-elle renfermer ? Il nous faut peut-être en appeler ici au principe de « cryptophorie » théorisé par Abraham et Torok à propos des secrets de famille enfouis (dans l'ouvrage *L'écorce et le noyau*). Le fait qu'une personne se crée inconsciemment un endroit (une « crypte ») pour contenir l'effroi provoqué par un

événement trop violent afin de poursuivre une vie simplement normale. Nous imaginons quel poids identitaire a dû peser sur Vincent Van Gogh en portant le prénom de son frère aîné mort précédemment. Dans ce jeu de filiation, pourrions-nous aussi évoquer la période du Nord, vécue sous l'austérité du protestantisme, caractérisée par la sobriété des couleurs et des teintes sombres, puis dans l'admiration des œuvres terreuses de Jean-François Millet pour un commun hommage à la vie humble (mais par forcément simple) des paysans. Pour Van Gogh la vie arlésienne ne fut pas aussi simple qu'il eut pu l'envisager. Ainsi la mystérieuse tente, *Goodbye* d'Oscar Tuazon, intervient en négatif de l'argument de simplicité sous-tendant toute l'exposition qui « *...puise dans les fantasmes et élans nostalgiques que son titre même convoque* » et dont les « *œuvres mettent en relief nos conceptions de style de vie tournée vers la simplicité* ». On retrouvera d'autres perspectives développées dans le catalogue sous les analyses de différents auteurs dont Flora Katz à propos de la quête de simplicité chez Van Gogh.

CLAUDE LORIN
Novembre 2017

La vie simple – Simplement la vie
jusqu'au 2 avril
Fondation Van Gogh, Arles

Photo :
Dans le patio : *Świetlica Matejki* de Pawel Althamer, 2017, vue partielle. © C. Lorin/Zibeline

Fondation Vincent Van Gogh
35 ter rue du Docteur Fanton
13200 Arles
04 90 93 08 08

www.fondation-vincentvangogh-arles.org

Claude Lorin | Mis en ligne le vendredi 29 décembre 2017 ·

Quand le dessin de presse investit les recoins de la cité

Auteur :
Christophe Le Gac

Connu pour ses dessins au trait rapide et incisif, Dan Perjovschi a été invité par la curatrice belge Hilde Teerlinck au Magasin CAC de Grenoble. Son travail est reconnu depuis sa participation à la Biennale de Venise de 1999 où il avait recouvert le sol du pavillon roumain de ses nombreux crayonnages proches du dessin de presse. Comme si ses planches avaient fui le cadre limité d'une revue pour s'échapper, ailleurs...

EXPRESSIONS : ESSAI



1



2

1 et 4

Dan Perjovschi, sans titre (Pression liberté expression), 2015, dessin au feutre noir.
© Dan Perjovschi, MAGASIN-CNAC, Grenoble/
Courtesy galerie Michel Rein, Paris.

2

Dan Perjovschi, Dessiner Cioran, 2014, installation - performance, Cité nationale de l'histoire de l'immigration. Courtesy the artist and Michel Rein Paris/Brussels

3

Dan Perjovschi, Drawing Cioran, 2011
Photo : Razvan Brailleanu
Courtesy the artist and Michel Rein Paris/Brussels

Plus que jamais "illustrateur de presse", Dan Perjovschi a décidé de transférer cet "art mineur" à tous les espaces. Une manière d'habiter et de résister en même temps.

Histoire et contexte

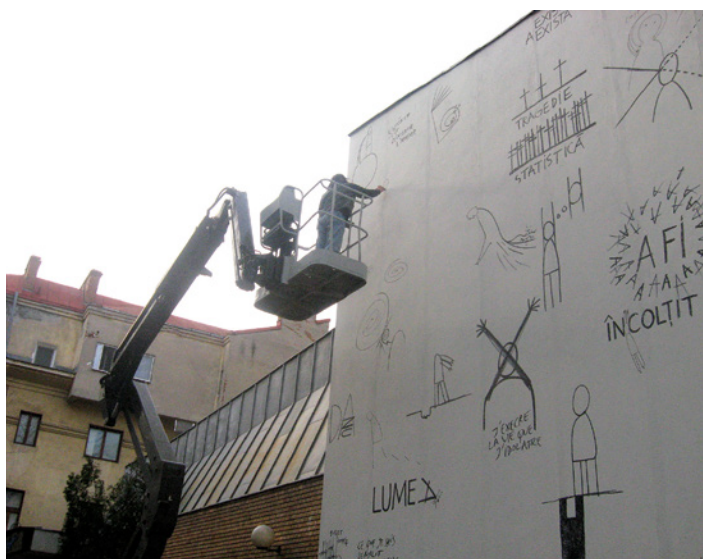
Comme nous le savons depuis la nuit des temps (des cavernes), le dessin est le moyen d'expression le plus simple. Pas uniquement utilisé pour comptabiliser, ou exorciser sur les parois des grottes, le nombre de bêtes tuées dans la journée, le dessin est un moyen pour lutter contre les pouvoirs politiques et systèmes sociaux asservissants. Qu'elle soit religieuse, royale, césariste, étatique, patronale, et maintenant financière, la propagande a continuellement été remise à sa place par le dessin satirique. Même si la majorité des utilisateurs de ce medium a toujours su relativiser son pouvoir de gêne ; il reste le rire, la moquerie, la désacralisation et la mise à distance du quotidien tout en restant dans le réel.

Le développement du dessin de presse à grande échelle interviendra logiquement avec la démultiplication des journaux au XIX^e siècle. Les caricaturistes auront beaucoup de matière à se mettre sous le crayon, en juillet 1830 sous le régime de l'horrible Charles X,

dont l'un de ses plus grands méfaits fût de suspendre la liberté de la presse, sans oublier la "poire", officiellement Louis-Philippe, et le plus ignoble, Napoléon III. Durant ces périodes naissent des supports mythiques tels que *La Caricature*, le non moins célèbre *Le Charivari* (première période). Honoré Daumier participa activement à ces deux journaux, garde-fous contre tous les pouvoirs en place. Il est considéré par beaucoup comme le premier artiste-peintre qui aura donné ses lettres de noblesse à l'art de la caricature. Un autre immense artiste du XX^e siècle, si ce n'est le plus grand, Marcel Duchamp, a débuté par le dessin de presse, dans le non moins célèbre journal satirique *Le Rire*, aux côtés d'illustres compères tels que Juan Gris, Théophile Steinlein, Eugène Delacroix, et d'écrivains du calibre de Tristan Bernard, Alphonse Allais et bien d'autres. Au côté de Félix Vallotton, ils ont dessiné dans l'autre grand titre de caricature *L'Assiette au beurre*.

Au moment de la première guerre sort, le 10 septembre 1915, *Le Canard Enchaîné*, devenu *Déchaîné*, le temps de quelques numéros, à la fin de la Grande Guerre. Plus proche de nous, la bande du Professeur Choron et de Cavanna publie *Hara-Kiri* aux éditions du Square. Après la fameuse couverture

du numéro 94, du lundi 16 novembre 197 : « *Bal tragique à Colombey - 1 mort* », l'hebdo est interdit de publication par l'État. N'en déplaise à la bien-pensance, l'équipe d'Hara-Kiri lance *Charlie-Hebdo*, ultime grand moment où l'exigence éditoriale, l'investigation journalistique, la critique de tous les pouvoirs contingents et vulgaires, et la franche rigolade, occupaient les colonnes du journal. François Morellet, disparu le 11 mai dernier, parlerait de rigoureux rigolards. Avec ce dernier titre nous touchons à l'actualité la plus navrante de l'année 2015 et les massacres des 7 et 9 janvier. Ces tueries démontrent que nous sommes à nouveau dans un temps où la liberté d'expression prend des coups. En cette fin d'année 2015, de nouveaux massacres ont été perpétrés le 13 novembre et l'état d'urgence règne. Début 2016, un mouvement spontané - *Nuit debout* - s'est installé contre la pensée unique de la peur et revendique un soupçon de coopération entre individus. Ce regroupement de personnes est éloigné dans un même temps de tout communautarisme et de tout pouvoir établi. « *L'ordre sans le pouvoir* » dirait Elisée Reclus. Cet horizon du possible semble gêner et ne manque pas de prendre des coups, au nom de l'ordre et par le pouvoir.



3

Dan Perjovschi résiste en habitant partout

Des coups, notre ami Dan Perjovschi en a pris, et en a donné, depuis sa Roumanie natale. Dans un pays passé d'une violente dictature soviétique à une pseudo démocratie libérale facile à croquer, l'artiste, arrivé à maturité, s'implique dans les milieux intellectuels et revendique un pouvoir pour la société civile. Perjovschi contribue activement à la revue *Revista22*, créée comme son nom l'indique, à l'issue de la révolution du 22 décembre 1989. Il aiguise son dessin entre ligne sèche, une causticité jouissive et (jeux de) mots directs. Les sujets ne manquent pas. À la manière de ses compères français, il s'attaque au capitalisme débridé, aux religions, à l'égoïsme rampant et surtout au comportement de tout un chacun au quotidien, dans la rue, dans les espaces publics, chez les autres et chez soi. Insatiable, Dan Perjovschi multiplie la création de fanzines éclairés, pratique courante chez les dessinateurs de presse. Mais l'imprimé ne lui suffit plus, il déborde. Comme le mur (de Berlin) est tombé, il faut faire de même avec l'espace délimité de la page de journal, l'exploser et dessiner partout, de haut en bas, de gauche à droite, dans les escaliers, sur les murs, dehors, dedans. L'objectif de Dan est de garder cette énergie du tac au tac, de répondre avec vivacité, de manière cinglante, imagée et avec beaucoup d'humour à la folie du monde. Indéniablement il s'agit là d'une manière de s'affranchir des obligations de la vulgarité contingente. Comme le

dit la commissaire Hilde Teerlinck à propos de l'artiste roumain : « *Je suis certaine qu'il se définirait lui-même volontiers comme une "victime de la globalisation", avec un :-)* bien sûr. » L'occasion de rebondir sur le titre de l'exposition grenobloise *Pression Liberté Expression*. Ces trois mots résument l'attitude de Dan Perjovschi et la réflexion qu'il mène actuellement sur sa condition d'artiste international, en galerie, et de fait lié au marché de l'art - système dérégulé au possible -, une véritable "Pression" pour un homme issu de la contestation. "Liberté", le milieu de l'art est certainement le dernier espace dans lequel il est possible de créer à sa guise. L'artiste se forge un projet artistique - "Expression" - dans ses années de formation et le développe dans les différents lieux de diffusion qui le sollicitent. De cette situation les marchands en tirent profit ou pas ! Une autre interprétation vraisemblable du *statement* de l'exposition tiendrait dans l'action de boire beaucoup de bières pression pour exercer sa ... liberté d'expression !

Du côté de Grenoble

Comment Hilde Teerlinck et Dan Perjovschi ont-ils investi la rue et les différentes salles du Magasin ? Dès l'arrivée devant le grand portail du centre d'art, de multiples dessins ornent cette étrange cimaise cyan. Dan l'utilise comme une table de classe de collègue où tout le monde s'en donnait à cœur joie et illustrait ses états d'âme. Une fois rentrée dans le bâtiment Eiffel, une armée de

26 panneaux vitrés sur structure acier nous fait face. Bien connue des amateurs d'art contemporain, la "Rue" du Magasin forme un grand espace longitudinal sous verrière dans laquelle se déploie, en rang d'oignon, avec un indéniable impact visuel, un bataillon de dessins au feutre Posca. Disposée au gré de la main de l'artiste, cette compagnie de dessins s'affirme comme la base de donnée - la matrice - de l'artiste. Tel un musée portable, cet ensemble présente le langage utilisé par Dan Perjovschi pour s'amuser du monde. Attardons-nous sur un panneau où deux espèces de têtes nous regardent. L'une d'elles est traversée par un trait signifiant la bouche dont sortent deux incisives. Facile de penser à un vampire. Le mot "local" s'affiche. À ses côtés, l'autre visage n'a pas deux crocs mais une multitude sur toute la largeur de la bouche. Le mot "global" donne le ton et éclaire les intentions de l'artiste. La relation texte/dessin est à l'œuvre.

Fidèle observateur des faits de société, Dan Perjovschi rejoint la grande famille des poètes et des fous invoqués par Véronèse lorsqu'il dut se justifier devant l'inquisition, en 1573, d'avoir peint « *des personnages profanes* » dans la Cène prévue pour le réfectoire de San Zanipolo². Dans le hors-série #14 (mars 2015) de la revue *dbd*, consacré au dessin de presse, l'éditeur Lionel Hoëbeke rappelle une certaine évidence sur le besoin de résister et d'habiter le monde dans un même temps : « *Les gens sensibles sont souvent des enragés ! Leur sensibilité fait qu'ils supportent moins que d'autres ce qui peut faire l'objet d'injustices. (...) La rage peut être une réponse...* ». Pas besoin de tirer dans le tas pour autant, quelques dessins, de-ci de-là, suffisent.

1. À lire : *Le guide du dessin de presse - Histoire de la caricature politique française*, De Francis Forcadell (co-fondateur, avec l'éditeur Jean-Cyrille Godefroy, du journal *La Grosse Bertha*), Collection *Les guides culturels*, éditions Syros, 1989.
2. De Negroni Barbara, « *Véronèse et l'inquisition. Représentation sacrée et liberté picturale* », *Cahiers philosophiques* 1/2011 (n° 124), p. 96-102
URL : www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques-2011-1-page-96.htm.
DOI : 10.3917/caph.124.0096.

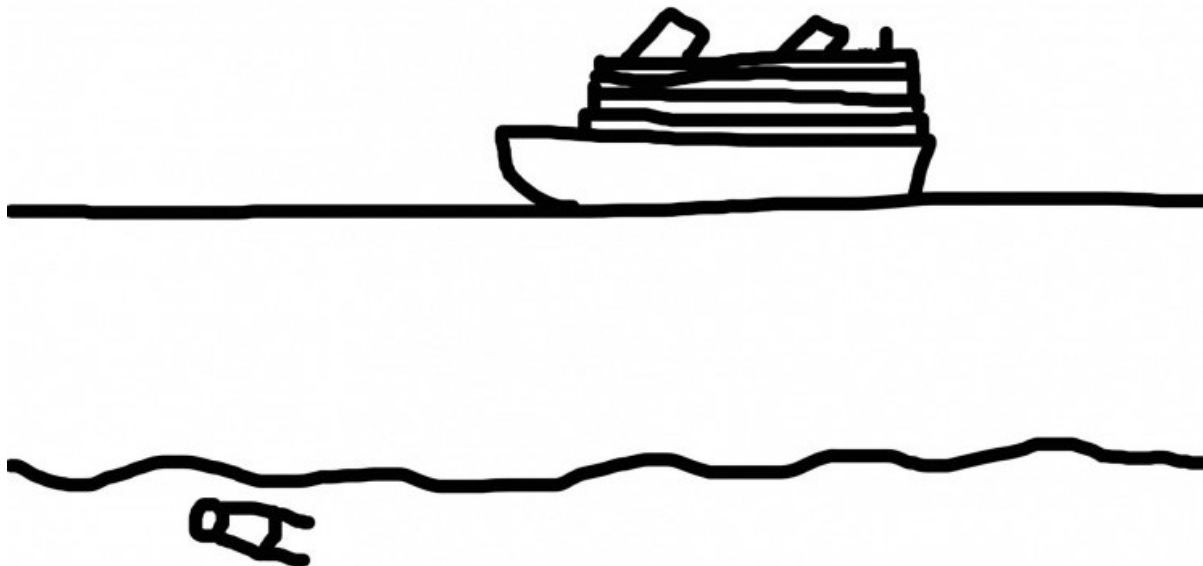


THE CALVERT JOURNAL

The Calvert Journal
January 5th 2015, online
By Will Gresson

Drawing the line: meet the Romanian artist-activist tackling world crises one cartoon at a time

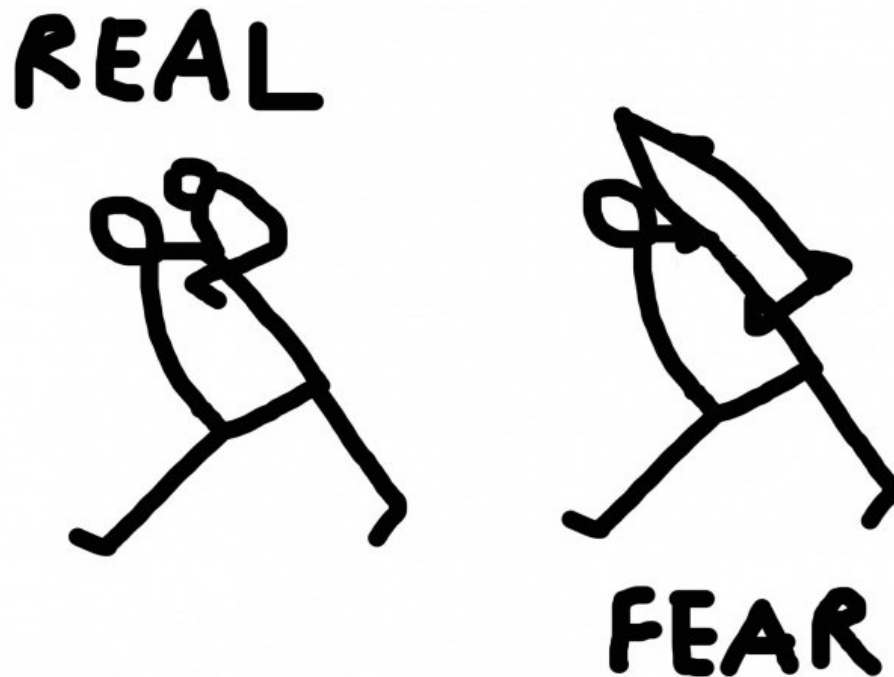
A household name in the Bucharest art scene, with solo exhibitions at the most recognised galleries across the world, Dan Perjovschi has made his career creating drawings that are both comic and critical. We spoke to the artist about how events from the building of the Berlin Wall to the refugee crisis have influenced his work



Dan Perjovschi, Untitled (2015)

Dan Perjovschi is one of Romania's foremost artistic voices. Although known as a talented multi-disciplinary artist in his home country, particularly for his early performance work, he is most widely known internationally for his massive drawing installations. Executed directly onto the walls of buildings, public spaces and gallery walls using simple chalk or marker pens, these figures and shapes reveal a wry and playful sense of humour, while at the same time demonstrating his sharp critical focus. Simple stick figures or sketches are used to articulate fantastically nuanced critiques of both domestic and international politics and culture, something which has been particularly obvious in current works dedicated to the refugee crisis in Europe.

At a recent exhibition in Timisoara for example, one work contained two figures; the first was carrying a child next to the word "real", the second carried a bomb with the word "fear". It's a commentary which feels particularly poignant after the recent attacks in Paris. Elsewhere, he illustrated the changing tides of political focus, writing "EU's Problem: Syriza Syria" to reflect the unpredictable priorities of the continent's governing bodies. It's the careful combination of humour and criticism which has made him such a central figure in Romania's art world, particularly his enthusiasm for encouraging younger artists and contributing drawings to protests and student demonstrations.



Real Fear (2015)

Perjovschi's drawings have appeared in the walls of museums such as Tate Modern, London, The Ludwig Museum, Koln and MACRO in Rome to name just three, and since 2010 he has undertaken a project called Horizontal Newspaper in his hometown of Sibiu. Each year he spends time drawing new images along a massive stretch of public space, to which he later adds or subtracts, updating the focus of his images as global news dictates. His drawing is a personal response, but within this is a strong activist sentiment that shouldn't be understated.

When speaking with Perjovschi, there is a clear connection between his current practice and the difficult roots of his career in the 1970s and 1980s in Romania, something he underscores by emphasising that the year he was born, 1961, was the same year the Berlin Wall was erected. More to the point, he adds, he was "born on the wrong side of it". Even now, 25 years after the fall of communism in the Eastern Bloc, there's a sense that he still doesn't take anything for granted. When I ask him about this directly, he's frank in his response.

TODAY
WELCOME
AFTER A MONTH OR MORE
WELL...

Refugees Welcome (2015)

“It’s a fantastic situation. I am given a wall in a big museum, or a room or a space some place, and I can articulate on that territory whatever I want...I remember the moment when I could not do that.” That situation also carries with it a certain obligation, something about which Perjovschi is equally matter-of-fact, “I feel a bit that I have a responsibility that me as an artist, now, I am given a territory to talk. So I talk.”

As we discuss his career after December 1989, Perjovschi’s relationship to media and press comes more sharply into focus. “My drawing is more related to the newspaper, you know, editorial, like graphic editorial. Much more news-based,” he tells me. “I look at things as a journalist.” It was the ability of the media and press to rapidly adapt to the changing landscape in Romania that made it an engaging platform on which to explore his ideas, he explains. His work at Revista 22 magazine, launched a month after the revolution that overthrew Ceausescu and to which he still contributes work and editorial comment today, very much helped frame his work. “The weekly magazine where I work is political, social, and cultural. So my drawings are like that on the wall.”



Solidarity (2015), drawing made exclusively for The Calvert Journal

It’s undoubtedly a vantage point that lends his work a sense of timeliness and critical awareness, as well as longevity. Some of the images are ingeniously simplistic, yet many carry a universality that allows them to be applied multiple times across multiple venues. Perjovschi has a core set that he returns to, something he likens to a band pulling out their classic hits during a concert when appropriate; simple faces, bodies with legs and no arms, unassuming symbols to articulate complex issues in a relatable way. There is also a noticeable shift in their execution that speaks to a growing confidence the artist has in the languages he has developed over the course of his career, both in his drawing and his humour. “My drawing just grew, the line became more thick and the drawing is more brutal.”

A major breakthrough in this evolution came with his selection to represent Romania at the Venice Biennale in 1999. Perjovschi covered the floors of the exhibition space with images organised in a grid, which over the course of the Biennale started to fade as visitors walked across the space. “I did a grid on the ground, and then people step on the grid and kind of kill it,” he recalls. The erasure of the grid left images hanging in space, something which has become a hallmark of his work since. “I saw this possibility...everything I show today was this. I learn from me showing, and things happening to them.”



Exhibition view at Venice Biennial, Romania Pavillion, (1999)

Perjovschi's works also beautifully encapsulate an idea expressed during our discussion that "solidarity is complicated". "I'm in favour of freedom of expression, and even the freedom to become insolent, offensive," he says, adding "I don't do that in my drawings. I try to create bridges, so I cannot be nasty on purpose." His work in response to the attacks on the offices of Charlie Hebdo is a good case in point. For him, perhaps the crucial element of the attack was the story of Ahmed Merabet, the 42 year old Muslim police officer gunned down outside the offices of the publication that was attacked for satirising his faith. "I was strongly emotionally involved," Perjovschi tells me, "but my statement was Je Sui Charlie et Ahmed." This phrase was central in a small newspaper pressed during an exhibition in France not long after the attack.

The artist's outspoken objection to the National Museum of Contemporary Art being housed in the massive Parliament Building built by Ceausescu is another common topic of debate, and in fact the inspiration behind a series of works shown as part of his intervention at CEREFREA Villa Noël during Bucharest Art Week in October this year. A selection of gaudy postcards of Bucharest city vistas had all had the Parliament Building blacked out with marker pen, an expression of Perjovschi's disdain for the location, and the fact that people must now pay an entry fee to see the gallery housed in one of its wings. Having sacrificed so much already, he sees no reason for citizens to have to pay anything more, and refuses to show work in the space (a sentiment shared by several others in Bucharest's art scene).

In the above cases as in others, Perjovschi is respectfully but steadfastly unapologetic in his views. His work continues to highlight the hypocrisy of Europe's migration laws, and the influence of the market in political decision-making, while remaining critical of those who selectively reminisce about Romania's difficult past. It's a reflection once again of the path he has had to take to get to where he is, and the overriding responsibility he feels as both an artist and a journalist to reflect the society he is living in, with all the good and bad that that entails. As Perjovschi himself acknowledges, it's complicated.



Dan Perjovschi
Albums: Dessiner Cioran, 2014
Musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, France-
Press release Online

Dessiner Cioran

Exposition de dessin de Dan Perjovschi

✦ Mardi 14 Janvier 2014 – Dimanche 23 Février 2014

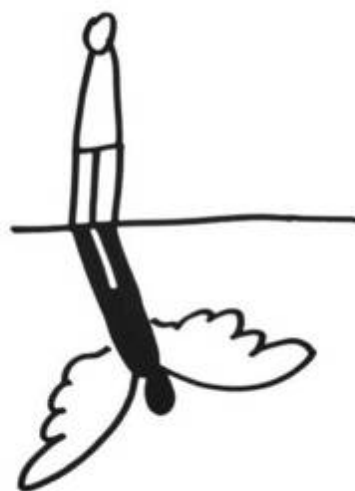
A l'occasion de l'exposition *Albums*, le musée présente *Dessiner Cioran*, un ensemble de 71 dessins de l'artiste Dan Perjovschi faisant partie de ses collections.

Artiste, auteur et dessinateur, Dan Perjovschi naît en 1961 à Sibiu, en Roumanie où il vit et travaille. Dan Perjovschi ne cesse, à travers ses voyages et son carnet de notes en poche, de capturer les mouvements du monde.

Lapidaires et incisifs, ses dessins, caricatures et graffitis se déploient sur les murs et fenêtres d'institutions muséales et culturelles internationales : San Francisco Art Institute, Centre Pompidou Paris, MoMA à New York, Tate Modern à Londres, Musée d'art Moderne de la ville de Paris, Musée d'art contemporain de Marseille, mais aussi les biennales de Lyon et Venise, et aujourd'hui le Musée de l'histoire de l'immigration.

L'artiste, qui a joué un rôle important dans la presse roumaine de l'après Ceausescu et notamment dans le journal d'opposition 22, se fait l'observateur attentif de la société contemporaine. Il procède à une capture du réel. La simplicité du tracé contraste avec la force évocatrice d'une œuvre, directement inspirée par l'actualité culturelle et politique de son temps.

En 2012, le Musée de l'histoire de l'immigration a acquis *Dessiner Cioran*, un ensemble unique de 71 croquis réalisés par Dan Perjovschi. Ce travail a été créé à l'occasion de la commémoration du centième anniversaire de la naissance de l'écrivain Emil Cioran. Il a été initié, en 2011, par l'Ambassade de France en Roumanie et par l'Institut Français de Bucarest, en accord avec la Mairie de Bucarest.



Dan Perjovschi, *Dessiner Cioran*, 2011, 71 dessins au feutre noir sur papier, 29,7 x 21 cm © Musée de l'histoire et des cultures de l'immigration



ART PRACTICAL

Lia and Dan Perjovschi
Art Practical (online)
14th, July, 2010
By Hou Hanru

1.19 / Precisely In Between

Interview with Dan and Lia Perjovschi

By Hou Hanru

July 14, 2010



Image: "The Institute Drawing," 2010; marker and chalk on wall; installation detail, Walter and McBean Galleries, SFAI. Courtesy of the Artist and Lombard-Fried Projects, New York.

Romania-born and -based artist Dan Perjovschi's medium is site-specific drawing.... His "canvas," like that of a graffiti artist (whose "baroque" and territory-marking methods he nevertheless firmly distinguishes from his own), is the nearest wall, preferably topographically marginalized or, in his own words, "left over." And his utensils are nothing more than those easily accessible in a grade-school classroom: chalk, marker, pencil, or pen.... The artistic voice he developed as his native land began to turn away from Ceaușescu-style communism toward its 2007 inclusion in the EU is a voice that retains the traces of its passage—the madness of political austerity and censorship having been transmuted into a method of simplicity and candor, at once humorous and pungently

critical.

Above all, it's Perjovschi's candor, his commitment to what he calls "leav[ing] the idea intact," that has carried over to his current practice: drawing (and writing) against the grain of one-dimensional transnational media conglomerates whose Big Brother-like "right" to stay—and to keep their target audience—on message seems all but indefeasible....With a lightness of gesture, his aim is to activate and to celebrate the space he has been given to work on and with, as well as to avoid the surface cheer but deep cynicism of the cultural, social, political, and economic prerogatives he counters.¹

Hou Hanru: Starting from a historical perspective, Dan and Lia, your work has always utilized humor and irony, as well as critiqued social images, especially media images that represent a social system, and how they position human relationships. I wonder, in the very beginning, was this humor and irony a way for you to survive a dictatorship, and if so, how do you negotiate that as an artist?

Dan Perjovschi: I think the humor and irony is found more on my side. Lia is more serious. For me, it was like a national sport at a certain moment—you don't have any kind of civic courage, but you have a lot of jokes. People in my country relied on jokes, and somehow, to mock the leadership became a kind of intimate resistance. But nobody did it in public; in public, things were very serious. In my case, I didn't really understand that I had this power for creating images and analyzing them until very late, after the change in government. At that moment, all this illusion of doing great art was gone, and I was just trying to find an honest language to comprehend what was happening around me.

HH: But it seems that, at that time, a similar sense of humor was pervasive among many Communist countries—the same kind of mockeries and strategies for creating a little space for self-expression or personal kind of critique. We can find it in many works; for example in work by the Bulgarian artist **Nedko Solakov** and even some of the Russian artists like **Oleg Kulik**. What was particular to Romania at the time?

LP: I consider myself to be an alien in my country and that part of Europe. I took everything serious and I couldn't laugh, because I didn't like my country. Actually, we share guiltiness, which means you have to look deeper, and when you look deeper, it may become too serious.

HH: How did you access modern or contemporary art at that time? In other Eastern European countries, there was a tradition of avant-garde movements before Communism. How did you get access to the avant-garde in Romania?



"Projects 85: Dan Perjovschi, What Happened to Us?" 2007; permanent marker on wall; installation detail, The Museum of Modern Art, New York. Courtesy of the Artist and Lombard-Fried Projects, New York.

LP: We found out about the so-called experimental artists from the '70s in 1992, after the revolution. The information came through Russians; they told us. There was a moment of experimentation in Poland and other countries from central Europe, but I wouldn't call ours significant.

DP: We didn't live in Bucharest; perhaps people who lived there knew more. The communication was totally censored, so it was like islands without boats: we could not travel between them. We had rare information from the few people who could travel a little bit, and who sold us books and magazines from Poland or elsewhere, but that was it!

LP: But we start doing performance art before the revolution. I started in 1987, doing performances similar to people in the West in the '60s. I really had the impression that I invented it, not knowing the history.

DP: We are great admirers of Conceptual art, because our hands were trained, but not our brains. Therefore, we were very surprised by Conceptual art and have great respect for the artists from the '60s and '70s who did amazing works. We got to know some of the people that were relevant in the '70s, and then gradually we filled the gaps. One of my great surprises was to find out about early movements like **Dada**; I had no clue and no idea about it! But I found it too late! I couldn't incorporate them in my own strategy.

Our knowledge about our own art history or culture was corrupted by the Communists. **Brancusi** was understood in Romania just as a folk sculptor. The problem is very interesting. We rediscover these figures after the change, and in some cases, you just put them on a pedestal because they are the sculptor of your culture, and then you find out that they were from the extreme right, so you put them down again. It is a big shock to comprehend these figures.

We are still in the process of rediscovering them. This applies to Dada, to Brancusi, to whatever philosophers, because our direct links were totally manipulated. We have to redefine, re-understand, and relearn; we have to position ourselves differently.

LP: **Tristan Tzara**, **Marcel Janco**, and Dada were more important than Brancusi for my generation of artists. And the accidents were very important for both of us. We got to know about mail art in '85. I was working in a theater, Dan was working in a museum, and we were watching Hungarian television without knowing the language, trying to make sense out of images, using some words from a dictionary and so on.

DP: This was the idea of "how to travel without traveling." We traveled by mail, and we had no copy machines, because they were forbidden in a Communist country. So artists sent us a Xerox, we sent them original drawings. [laughs]

LP: It was about attitude, because a lot of the mail art were correspondences about some political events in Mexico, the United States, or Belgium. So somehow, without having necessarily political problems on our minds, we were provoked. More so without knowing...

HH: It was the air of the time.

DP: We were also a bit late, making our art at a late stage. All that disappeared when we could travel. We had no idea that this was coming from the art nouveau; we just joined it because it was messages from the world.

HH: It is interesting to see that, even today, both of you are working through questions of the world and the global. Dan's work is very much about the phenomena happening on the surface of the globe. Lia's work digs much more into "how time is organized" in the making of the world. What was the image of the world at that time for you? How big was it?

LP: My only wish was to travel. I was in love with the world and I hated my country. In general, I don't like the things that I was forced to like. I really am in love with the whole world.

HH: At that time, did you imagine that you could travel? How did you conceive a view of the world? **Kabakov** was always imagining places in the universe itself and wondered how to fly away.

"THE INSTITUTE DRAWING" IS ON VIEW AT **WALTER AND MCBEAN GALLERIES** AT SAN FRANCISCO ART INSTITUTE THROUGH SEPTEMBER 18. 2010.

Dan Perjovschi lives and works in Bucharest, Romania and has had exhibitions at Castello di Rivoli, Turin, Italy; Galerie Michel Rein Paris, France; Museum of Modern Art, New York; and Basel Kunsthalle, Basel, Switzerland; amongst others. He received his MFA from George Enescu Conservatoire of Fine Arts, Iasi, Romania in 1985.

LP: I had fragments, so I traveled each time I found an image or I saw reportage on the television. Even now, I only need one image, and I travel! [laughs]

DP: It's building from scratch, from little pieces. You are doing a puzzle, and you start from Hollywood movies or French films, from pieces of translated literature, from whatever you have at your disposal. Traveling is one of the things we fulfilled. It is still extraordinary for me.

I have been afraid to be seen just as a Romanian artist, or after a while, an Eastern European artist. So I tried everything possible to become an international artist. You can dig against the politics of a country only if you are known in the West. Then, they don't kill you. So this is what we did. We became known in the West or outside Romania to be listened to inside Romania.

HH: It's a very common phenomenon. In a way, the revolution is the product of so-called globalization. After the end of the Communist regime, Romania had to embrace the Western European economy and social system. How did you see the function of your work change during this transition? And also, as independent artists commenting on issues common to Europe and the West, and not specifically about what was happening in Romania?

DP: I think that our way to build up works and practice changed because of this, and the way we are living here and there changes things also. When Lia started the project of contemporary art in Bucharest, everybody believed that it was an archive about Romanian artists, but it wasn't; it was about art history at large. At a certain moment, you feel that you are not allowed to have a vision or a statement about art in general, but you can have your own piece. We tried to refuse that. My struggle was to get out of that, to embrace as quickly as possible some kind of international level. And now, after some years, I have the clarity, or the distance, to be able to apply criticism to both.

We've been activists for years in our own context, so we dedicated a lot of our time and money to build the context. We were not able to build it institutionally, but we built ideas, discussions, and things like that. And now we are more selective with our time and the places where we show. I gained the self-awareness to not spread energy around—it might be my age!

HH: I think your work today is very much a critique of the liberal capitalist world and its promotion as beneficial to the world. Your main approach is to shift from a command of your own context to embrace the one of wherever you go to. And that is about where you find yourselves. Every time that you travel to a place to work in such a systematic way, how do you identify yourself in that temporary state?



"The Fifth Floor: Ideas Taking Space," 2008; chalk on black wall; installation detail, Tate

DP: I try to introduce something to the way people think, especially in the art world today. I am criticizing neoliberal society, which is comprised of all these fake dreams and selling out. But I criticize this from my experience living in a totalitarian society. On the one hand, the drawings are absolutely for somebody who got trapped in his own country. The world of today is amazing in the possibilities given to the individual. On the other hand, all these promises came with lies, corporations, selling, markets, and all this money, money, money.... In a sense, I realized that there is enormous potential, but if you look at the figures—how much poverty, how many deaths—it is crazy! You know? It's unacceptable; let's say that. So, I try to make criticisms that people can understand. I don't want to be cynical; it is very easy nowadays to be very cynical and cruel.

LP: He is not underlining things precisely because they are in between.

DP: I am not convinced, either, that I am a depository of the truth. I might change my mind or some of the statements next week, because I might read another article or be subjected to another statement or opinion.

There is something purely visual to what I do because I try to have a vocabulary of very minimal signs. I recycle some of the drawings. Some I get impressionistically—looking around and listening to discussions—while others come through research and trying to get to the bottom of things. These signs, which are minimal, have to be named in order to make

a difference. A square can be a museum, a painting, a computer, or a place, so I have to put a text with it. I've been shocked numerous times because to me it was so clear, and somebody came into the show and described something totally differently. So I don't have total control over the drawings and their meanings, although I try to be very precise.

LP: And all the time, he tries to make new drawings, so he looks hard for new issues.

HH: An important issue that artists have to face today, which is totally different from the outset of your career, when art was much more about the ideological struggle, is that art has become a normal commodity. How do you survive this relationship between art and market?

LP: I think art is really like research in physics, chemistry, or math. If you are looking for something, you may reach ninety years of age and nobody will appreciate you, but maybe you find something. I believe in this kind of artist. If you enter the market, you are pushed here, there, and further, but without you having too much say about it. So I am for the thinker artists, and not for the maker artists.

DP: Wow! [laughs] Usually my statement is "I am not very convinced about the left or right." [laughs] I understand the base and the function of the market, but because we didn't grow up with it, I don't have the real notion about it. I cannot comprehend why my work operates like this. I don't have a reason or a motive why it costs this and not that. So I stay as far as possible from it, but I still work with galleries because I understand that this is a system, and it is another way to communicate. For me, art is more of a way to live: we go from place to place, and this is our time to think while building an art project.

LP: My strategy is to teach or do related jobs. You can survive doing a lot of things because art means a lot of things. I really believe that the art market becomes way too powerful, but we cannot only blame the art market; we have to blame all of us, because we are all part of this.

DP: I have just a single permanent wall drawing, which is in a public library in Prague. I don't do permanent drawings, so this installation will go away, and what stays promises just to seed the notebook. It didn't start as a criticism of the market; I did it because I feel free to do this. I didn't have a precise plan, I just somehow adapted it, like jazz, improvising. I like escaping the market in a sense. But I haven't experienced living in New York; I come to do a project and leave. I don't know what it means to survive in the condition of an "ultracapitalist country." We enter and exit the system. In a sense we are balancing...

LP: We work really hard. We need to have jobs in Romania. It is not such a big pressure, but it is another type of pressure. We work very hard, but we feel free.

DP: I think the market in itself is not such a big problem. It has been corrupted, that is the problem! Art is not only a commodity, it is also an investment. Somehow, museums became obsolete investments funds. The institutions that made the rules of the game are now out of the game. They can no longer control everything.

HH: The last question is actually regarding institutions, as this project, made specifically for the institute here, is called "The Institute Drawing." Is there is something more specific for you to say about what our Art Institute [SFAI] could be, especially in an environment where public places are disappearing?



"The Institute Drawing," 2010; marker and chalk on wall; installation view, Walter and McBean Galleries, SFAI. Courtesy of the Artist and Lombard-Fried Projects, New York.

DP: I admire and appreciate galleries that have a sense of courage and experimentation. They are platforms that maintain a certain freedom for thinking and building ideas. But the best is that this is a school to train people to do this! This is the territory of much more freedom, because you are experimenting and learning, and this is fantastic! This should not necessarily be a fortress, but an open platform where the notion of institutionalization is critiqued continually. You can do this here. In general, art schools can provide certain shelter against commercialism or big interests.

I know that the students are learning to do engraving and silkscreen, but the spill on the Gulf of Mexico is still going on, so we have to think about that. When you learn art and you are an artist, you have to think, you have to have this context. And it is not only about the oil, is also about how artists understand these issues.

I can talk about them more freely in a school than in a museum like MoMA. I can be very open and tolerant, but I cannot cover all the angles. Sometimes I am very angry with myself because I forgot to draw or think about something, so somewhere in the history of my notebook drawings, a particular issue will not show up. Maybe people have something to say and they know their own issues here that I could not find. And even in some of the cases, they probably have a different interpretation than me, and this will be interesting too.

NOTES:

1. Hou Hanru. From the essay for "The Institute Drawing" at the Walter and McBean Galleries, San Francisco Art Institute, June 17–September 18, 2010.

Lia Perjovschi lives and works in Bucharest, Romania and has exhibited at Dorottya Gallery, Budapest, Wilkinson Gallery, London, England; Gallery Yujiro, London, England as well as the Sydney Biennial in 2008 and has had multiple residencies and fellowships. She graduated from the Bucharest Art Academy in 1993.